

ER

-799

BAnQ

AARC

ARCHITECTURE-QUÉBEC



ARCHITECTURE, PAYSAGE & DESIGN
LE SAVOIR-FAIRE QUÉBÉCOIS À
L'ÉPREUVE INTERNATIONALE

PREMIÈRE PARTIE : L'ARCHITECTURE

152

AOÛT 2010

LES VOIES DES PUBLIS

L'ÉCO FENÊTRE^{MC}

L'ingénierie
au service de
la nature^{MC}

LE SEUL SYSTÈME COMPLET DE FENÊTRES R5 RÉUNISSANT

- DURABILITÉ REMARQUABLE ✂
- PERFORMANCE ÉNERGÉTIQUE INÉGALÉE ✂
- GRANDE RÉSISTANCE À LA CONDENSATION ✂
- PERFORMANCE STRUCTURALE ET ÉTANCHÉITÉ À L'EAU SUPÉRIEURES ✂
- NIVEAU D'ÉTANCHÉITÉ À L'AIR MAXIMAL (A3) AUSSI BIEN À -30°C QU'À TEMPÉRATURE AMBIANTE ✂
- RECYCLABILITÉ NON NÉGLIGEABLE [POST-INDUSTRIEL, POST-CONSOMMATION] ✂
- ESTHÉTIQUE ✂



Profils de portes et fenêtres Royal

Là où les idées prennent forme

DIVISION THERMOPLAST



1.800.361.9261

www.thermoplast.com

TOUTES LES QUALITÉS RECHERCHÉES DANS UN PRODUIT DE
FENESTRATION RESPECTUEUX DE L'ENVIRONNEMENT

LE SOMMAIRE

LE SAVOIR-FAIRE QUÉBÉCOIS À L'ÉPREUVE INTERNATIONALE
PREMIÈRE PARTIE : L'ARCHITECTURE

6

INTRODUCTION

MUTATIONS : TROIS EXPÉRIENCES QUÉBÉCOISES

YVES DESCHAMPS

14

RÊVER GLOBALEMENT, TRAVAILLER LOCALEMENT
QUELLE PRATIQUE DE L'ARCHITECTURE HORS QUÉBEC

FRANÇOIS DUFAUX

24

DEUX PIONNIERS QUÉBÉCOIS DE L'INTERNATIONAL

GUY GÉRIN -LAJOIE

PIERRE BOYER-MERCIER

ET LUC DURAND

ÉTIENNE DESROSIERS ET MARY WOODS

26

HAÏTI : JEAN-PAUL BOUDREAU ET CLAUDE ROBERT, ARCHITECTES

28

SUISSE : DOMINIQUE DEROME ARCHITECTE

30

LIBAN : CULTIVER LA PETITE ÉCHELLE À BEYROUTH

CAROLE LÉVESQUE

32

SUISSE : NICOLA MAEDER, ARCHITECTE

34

FAIRE L'ARCHITECTE HORS QUÉBEC
QUELQUES EXPÉRIENCES ENTRE LA PRATIQUE, LES CLIENTS ET LES PROJETS

FRANÇOIS DUFAUX

40

DÉCÈS DU PROFESSEUR JACQUES H. DEROME (1925-2010)

ARQ

ARCHITECTURE-QUÉBEC

AOÛT 2010
NUMÉRO 152
Sur la page
couverture :

Deux architectes,
Jean-Paul Boudreau,
chargé de mission et
directeur du projet,
et Claude Robert,
coordonnatrice du
projet, œuvrent depuis
plusieurs mois avec
une petite équipe (la
cellule JLP) qu'ils ont
formée au bureau des
architectes Jodoin
Lamarre Pratte pour le
projet de réhabilitation
de l'Hôtel Simbio
Continental en Haïti,
sous la bannière
des Architectes de
l'Urgence.

Éditeur : PIERRE BOYER-MERCIER. COLLABORATION SPÉCIALE : FRANÇOIS DUFAUX

Membres fondateurs de la revue : PIERRE BOYER-MERCIER, PIERRE BEAUPRÉ, JEAN-LOUIS ROBILLARD et JEAN-H. MERCIER.

Comité de rédaction: PIERRE BOYER-MERCIER, RÉDACTEUR EN CHEF ;

JONATHAN CHA, YVES DESCHAMPS, STEPHAN KOWAL.

Production graphique : CÔPILIA DESIGN INC. / Directeur artistique : JEAN-H. MERCIER.

Représentants publicitaires (Sales Representatives) : SYLVIE LAUZON ET ASSOCIÉS.

Montréal : 32, de Matagami, Blainville, Québec, J7B 1W2 / Téléphone : (514) 747-0047 / Télécopieur : (450) 434-0051 / Sans frais (Toll Free) : 1-888-547-0047.

La revue ARQ est distribuée à tous les membres et stagiaires de L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC,
aux membres de l'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES DESIGNERS D'INTÉRIEUR DU QUÉBEC et aux étudiants en architecture au Québec.

Dépôt légal: BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC et BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA, ISSN : 1203-1488.

© CÔPILIA DESIGN INC : Les articles qui paraissent dans ARQ sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Envois de publications canadiennes : contrat de vente #40037429.

ARQ est publiée quatre fois l'an par CÔPILIA DESIGN INC.

Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement doivent être adressés à : CÔPILIA DESIGN INC., 21760, 4^e avenue, Saint-Georges, Québec, G5Y 5B8.

Téléphone pour la rédaction : (514) 343-6276, pour l'administration et la production : (418) 228-2269.

Abonnement au Canada (taxes comprises) : 1 an (4 numéros) : 36,12 \$ et 56,44 \$ pour les institutions et les gouvernements. Abonnement USA 1 an : 50,00 \$. Abonnement autres pays : 60,00 \$.

ARQ est indexée dans «Repères».

Panneaux
architecturaux
de Vicwest

Une entière
liberté
de design



N'hésitez pas : mettez-nous au défi! Les panneaux et solins métalliques de Vicwest vous proposent une liberté totale de conception pour donner à tout bâtiment la finition qui le distinguera des autres. Avec des investissements considérables dans des installations clés d'un bout à l'autre du pays, nous pouvons vous offrir des panneaux modulaires pour les murs, les colonnes, les soffites et bordures de toit. Et qui plus est, dans une grande variété de matériaux et de finis. Communiquez avec l'équipe de concepteurs de Vicwest ou visitez notre site vicwest.com et cliquez sur « Design ».

Les possibilités de conception sont, pour le moins que l'on puisse dire, illimitées.



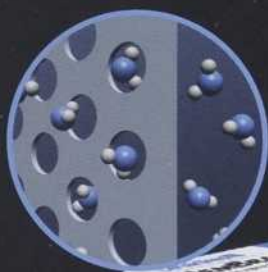
vicwest.com

 **vicwest**

RBO: 8256-5821-32

NE RETENEZ PAS VOTRE SOUFFLE

Voici **MEMBRAIN**. La solution de recharge intelligente au poly de 6 mil.



MemBrain^{MC} est le seul pare-vapeur qui permet à l'excédent d'humidité de s'échapper.



MemBrain^{MC} est un pare-vapeur et pare-air novateur conçu pour permettre à l'humidité de s'échapper et garder les murs au sec toute l'année.

Le poly de 6 mil traditionnel n'étant pas perméable, l'humidité est donc emprisonnée dans les cavités murales. Lorsque le taux d'humidité augmente dans ces cavités, MemBrain^{MC} s'adapte en devenant plus perméable, ce qui permet à l'humidité de s'échapper et réduit la moisissure et les risques qui y sont associés.

Cette technologie éprouvée en Europe depuis plus de dix ans a récemment été introduite au Canada (CCMC 13278-R).

MemBrain^{MC} est une solution de recharge intelligente au poly. Il peut être utilisé comme pare-vapeur et comme pare-air intérieur continu. Ne vous en faites donc plus avec la moisissure. Prenez une grande inspiration, demandez MemBrain^{MC} et **soyez certain** d'avoir fait le bon choix.

[**Sûr et Certain**]

800-233-8990 • certainteed.com/membrain

CertainTeed
SAINT-GOBAIN

EXTÉRIEUR : TOITURES • PAREMENTS • FENÊTRES • CLÔTURES • RAMPES • MENUISERIE PRÉFABRIQUÉE • PATIOS • FONDATIONS
TUYAUX

INTÉRIEUR : ISOLATION • GYPSE • PLAFONDS



Centura est ici.

CENTURA

Céramique | Porcelaine | Vinyle | Tapis

Plus de nouveautés, plus de variétés, plus de grandes idées. Notre nouvelle salle d'exposition, avec mezzanine privée pour architectes et designers, est maintenant ouverte. Visite libre: lundi au samedi.

Design, déco, etcentura...

MURS ÉcoTerra

WALLS

MURS COMPLETS LIVRÉS AU CHANTIER AVEC GYPSE, PRÉ-CÂBLAGE, FENÊTRES ET ISOLATION INSTALLÉS.

Les murs ÉcoTerra peuvent être livrés partout au Québec. Ils sont faits sur mesure selon vos plans. Les différentes composantes des murs sont écoénergétiques et surpassent la norme Novoclimat et la prochaine version du Code national du bâtiment.



COEFFICIENT D'ISOLATION DES MURS

TRADITIONNELS	R-23.64
NOVOCLIMAT	R-24.5
ÉCOTERRA	R-30.29 ET + (selon votre demande)

MURS EN PANNEAUX

ISOLÉS À HAUTE EFFICACITÉ ÉNERGÉTIQUE

- Performance thermique plus de 38 % supérieure aux murs traditionnels
- Surpasse d'au moins 22 % la norme Novoclimat

ISOLATION



- Mousse de polyuréthane à cellules fermées pulvérisée sous forme liquide qui se solidifie en quelques secondes dans la cavité des murs remplissant les fonctions d'isolant, de pare-air et de pare-vapeur;
- Performance isolante non compromise par les mouvements d'air à travers et autour de l'isolant;
- Contrôle le mouvement de la vapeur, réduisant les risques de condensation, d'humidité, de barrières de glace et de détérioration prématurée des matériaux;
- Durable, la mousse ne rétrécit pas, ne s'affaisse pas et ne se tasse pas avec le temps;
- Augmente la résistance structurelle tout en utilisant moins de bois;
- Fabriqué de matières recyclées et renouvelables.

BARRIÈRE THERMIQUE

- Isolant de polystyrène expansé (PSE nouvelle génération) avec ajout de graphite à la matière première;
- Élimine les ponts thermiques de l'ossature;
- Absorbe et réfléchit le rayonnement thermique.

MEMBRANE PARE-INTEMPÉRIES

- Pare-intempéries et pare-air ultraperformants;
- Retenue par des 1 X 3 installés en usine.

FENÊTRE HAUTE PERFORMANCE

- De marque Jeld Wen, les fenêtres sont certifiées Energy Star;
- Installée en usine et scellée au polyuréthane.

ET ENCORE PLUS

- Gypse installé en usine;
- Pré-câblage;
- Boîte électrique isolée empêchant l'air de s'infiltrer à l'intérieur de la maison.



200, rue des Alouettes
St-Alphonse-de-Granby, (Québec) J0E 2A0
1 877 298-1717



www.mursecoterra.com

Demande de soumission en ligne disponible
info@mursecoterra.com

INTRODUCTION

MUTATIONS: TROIS EXPÉRIENCES QUÉBÉCOISES

YVES DESCHAMPS, HISTORIEN DE L'ARCHITECTURE

UNE DISCIPLINE NOMADE

International cooperation in building design is not new. The whole epic of twentieth-century architecture, with its supranational thrust, has been accompanied by temporary associations between foreign master (or foreign office) and local technical cadres. Le Corbusier and Louis Kahn are the quintessential examples of this arrangement with their projects in India, Japan and Bangladesh (eventually followed by Viñoly, Gehry, Rossi, Eisenman, and a panoply of other world-famous designers).¹

La pratique internationale n'est pas un phénomène neuf. Mario Saia, l'un des architectes rencontrés lors de la préparation de cet article, me rappelait que les architectes de la Renaissance italienne étaient appelés partout, de la Grande-Bretagne à la Russie, tant leur art et leur savoir paraissaient universels et désirables à toutes les cours d'Europe. On peut même remonter à la pratique nomade des maîtres maçons gothiques, voire à l'expansion des ordres grecs et au «Style International» hellénistique de l'empire romain pour en conclure à une constante : les traditions vernaculaires sont peut-être locales et c'est bien l'une d'entre elles qui a fondé l'architecture dans une région spécifique du monde, mais, consciemment ou non, cette dernière a toujours tendu à ignorer sa spécificité, à se poser en norme universelle, à se répandre par le biais d'ambassadeurs itinérants.

Les Amériques, ouvertes à la colonisation européenne au moment même où s'épanouissaient les théories universalistes de la Renaissance, en offrent l'exemple le plus achevé. On pourrait dire que les architectures des Amériques sont, dès la conquête, des architectures exportées, mais le processus d'expansion prend un sens et une ampleur nouveaux avec les impérialismes du 19^e siècle. Comme elle a accompagné les conquérants de l'âge classique dans les colonies américaines, l'architecture occidentale se répand alors dans le monde entier à la suite du capital, de la techno-science de l'Occident.

Cette tendance à la généralisation et à l'expansion est plus qu'un accident de l'histoire. Dès l'abord, l'architecte se définit comme le critique, celui qui voit par-delà l'horizon quotidien et la pratique courante, qui compare et propose de faire mieux, celui qui se réclame d'une théorie générale du «bien bâtir», celui donc qui peut, sans sourciller, accepter d'«architecturer» n'importe quel lieu du monde. Paradoxalement, le 19^e siècle est aussi un moment essentiel de la reconnaissance des cultures et des individus, de leur autonomie, de leur légitimité...

ARCHITECTURE ET MONDIALISATION

... the local and/or national state is powerless to direct urban planning in any meaningful sense under the conditions of capitalist globalization. Globalizing politicians and professionals can help to create successful local, national and even global icons within cities as long as they do this within the framework set by the corporate sector.²

Nous en sommes encore là dans une certaine mesure, mais nous sommes déjà ailleurs. Le travail architectural change. Il n'est pas besoin pour s'en rendre compte d'avoir des souvenirs de règle à calcul, de tire-ligne et de rendu au lavis. L'outil électronique n'est plus une nouveauté, mais il évolue constamment. Un regard sur la «starchitecture» des trente dernières années révèle son influence sur la conception formelle. Cependant, pour l'architecte engagé dans la pratique internationale,

son potentiel de communication instantanée est peut-être encore plus significatif. Quelques grandes agences l'utilisent largement, mais les conséquences de cette nouveauté ne peuvent être appréhendées dans leur totalité sans tenir compte de la conjoncture économique et politique de son avènement.

En effet, cause ou conséquence, l'outil vient, fort à point, servir la cause du libéralisme économique transnational. Ce ne sont pas les architectes qui ont ouvert le bal, mais on reconnaît à certains (Philip Johnson, par exemple) une aptitude remarquable pour la danse. Est-ce par hasard que l'univers idéologique et formel du postmodernisme a éliminé quelques-uns des obstacles les plus gênants à l'intégration de l'architecture et des architectes au marché néolibéral?

La convergence entre le marché et les divers domaines de l'art ne date pas d'hier. Le cinéma de Hollywood en offre sans doute les exemples les plus évidents et l'architecture du Style International (Tiens! Encore Johnson) en aura profité en son temps. Dans les termes de Leslie Sklair :

The [transnational capitalist class] facilitates the production of iconic architecture in the same way and for the same purposes as it does all cultural icons, by incorporating creative artists, to a greater or lesser degree, to construct meanings and effectively represent its power in order to maximize commercial benefits for the capitalist class.³

Les architectes, pour leur part, se représentent depuis deux siècles comme des artistes et des professionnels dont l'indépendance et le champ d'activités sont circonscrits et garantis par leur compétence disciplinaire. Certes, il a toujours fallu un peu de naïveté pour voir en tout architecte un artiste désintéressé ou une professionnelle inaccessible aux tentations, du moins lui supposait-on une certaine autonomie, illustrée, par exemple, par l'interdiction qui lui était faite de s'associer avec d'autres intervenants dans le processus de la construction et de la spéculation immobilière. Désormais, cette autonomie est abolie ou du moins dévaluée par l'adoption des lois du marché comme logique et morale universelles.

C'est sur le fond de ce règne mondial du marché et des facilités que lui offrent les dérèglementations, les privatisations de toutes sortes ainsi que les communications (matérielles et virtuelles) faciles qu'il faut voir l'actuelle hétéronomie de l'architecture.

Sans évoquer de dangereux gauchistes (rares à cette altitude), Donald McNeill montre dans un ouvrage de 2009 comment certaines agences (et pas des moindres : il donne l'exemple de Skidmore, Owings & Merrill) ont payé cher leur attachement à un capitalisme plus traditionnel et à ses icônes⁴. En compensation, il est vrai, le même auteur note que c'est grâce à son expansion internationale et à son ouverture à des gestionnaires non-architectes que l'agence a pu sauvegarder une partie de son autonomie et reconquérir sa place dans le paysage architectural mondial. On le voit, la situation est complexe.

La mondialisation fondée sur la facilité de circulation des personnes et de l'information ainsi que sur la libéralisation des marchés offre aux architectes (entre autres) une possibilité remarquable : l'exportation du travail. Paolo Tombesi en souligne l'importance et les conséquences encore mal évaluées⁵. Au-delà des projets-vedettes, tours-record, pavillons d'exposition et musées qui inondent la presse internationale : *There are [...]*

clear signs indicating the parallel development of another type of globalization, lower-key and much less blatantly acknowledged than the first, this time relating to the division of labour internal to the design process. [...] In an increasing number of circumstances, design conception, production of working drawings, and site administration for the same project are carried out by components of the same organization located in different parts of the world.⁶

On peut ainsi, tout en maintenant le cœur de l'agence dans son milieu d'origine (généralement dans le «premier monde» et majoritairement aux États-Unis), rapprocher du site de construction les étapes exigeant plus de proximité, de contacts personnels, de connaissance du milieu. On peut aussi — et cela introduit une nouvelle donnée potentiellement déstabilisante — tirer parti des meilleures ressources disponibles dans le monde à chacune des étapes du projet (conception, dessins d'atelier et chantier), et bénéficier d'horaires complémentaires grâce au décalage horaire entre plusieurs villes adéquatement réparties autour du globe. On peut enfin utiliser à son profit des mains d'œuvre relativement qualifiée et bon marché : «...a relationship that defines a geography of employment based on conditions of economic depression or economic underdevelopment»⁷. Mais a-t-on bien évalué les conséquences de cet avantage temporaire sur l'économie du travail architectural à domicile et sur son avenir? La mondialisation est loin d'avoir dit son dernier mot, mais en attendant : «...an international division of design labour may be associated with firms with a strong commercial emphasis, ready to favour the low cost of project delivery over the quality of design»⁸.

Que restera-t-il en Occident quand aura été nivelé le gradient qui permettait un échange inégal? Les possibilités d'exploitation du travail étranger ne sont pas éternelles, pas plus que l'actuel équilibre économique qui les fonde.

Le marché transnational de l'architecture et de la construction est encore dominé par l'argent, les techniques et les idées de l'Occident, mais un monde nouveau prend déjà forme qui impose de nouvelles exigences. À l'architecte montréalais Dan Hanganu qui les exhorte à préserver leur héritage, des Chinois répondent sèchement : «Ne nous dites pas quoi faire». En Chine déjà, ailleurs bientôt, le recours à l'expertise étrangère est mesuré avec clairvoyance. Il n'a rien d'une dépendance aveugle. «Their idea about foreign architects is changing. They are recognizing that they have local talents and don't necessarily need to rely on foreign architects»⁹.

À partir de son expérience de pédagogue dans une université australienne, Tombesi note : «... symbolic analysts from advanced societies have a comparative advantage over their colleagues from developing regions. This allegedly derives from their superior educational background and job-training opportunities. But North American and Australian universities are helping the future workforce of competitive regions fill this gap right now. The free trade liberals hope that a high-wage, high-skill America need fear nothing from a low-wage, low-skill Third World. They have no answer, however, to the prospect — indeed the probability — of ever-increasing low-wage, high-skill competition from abroad.»¹⁰

TROIS EXPÉRIENCES QUÉBÉCOISES

Dans le monde complexe et mouvant que nous venons d'évoquer, les architectes québécois sont attirés comme leurs voisins américains et européens par une pratique hors frontières qui apparaît stimulante, formatrice et, peut-être, génératrice de visibilité et de reconnaissance, voire payante.

Le Canada et le Québec occupent une place ambiguë. Nous aimons à nous représenter à nous-mêmes et aux autres comme Nord-Américains, mais sans passé colonial propre, voire victimes, nous-mêmes, d'une colonisation. Position commode qui nous met en possession des technologies et autres savoirs et pouvoirs du «premier monde» sans être coupables de ses péchés. Cette vision «casque bleu» a longtemps sous-tendu les interventions du Canada dans le «Tiers-Monde».

Elle a ses limites. Quelle est la portée réelle de nos mythologies nationales dans tel pays d'Afrique? Je sais pour l'avoir maintes fois éprouvé combien elles peuvent être reçues diversement en Amérique latine. Quant à notre expertise, elle est souvent reconnue en fonction inverse de notre acceptation «culturelle». En effet, comment revendiquer les qualités d'une économie développée sans accepter d'être solidaire de ses fautes? À tort comme à raison, le Canada n'a jamais eu, sur la scène mondiale de l'architecture, le profil d'une «puissance», ni même celui que confèrent quelques fortes exceptions (la Finlande d'Alvar Aalto, le Portugal d'Alvaro Siza). Pour l'essentiel, ce qu'il propose au dehors, c'est sa ressemblance avec la puissance voisine. Pourquoi, dès lors, ne pas aller directement à la source? D'ailleurs, de nombreux pays émergents n'ont pas besoin, pour cela, de l'intermédiaire canadien. Ils ont, sur place, non seulement des distributeurs officiels de technologies étasuniennes et européennes avancées (plus avancées parfois que celles que nous utilisons nous-mêmes), mais aussi des concessionnaires patentés des dernières «starchitectures» en usage sur les podiums mondiaux.

Comme nous l'avons souligné plus haut, le monde change. Si tant est que le Canada ait fait partie, dans le passé, du club des nations «avancées», nous devons constater qu'il y a été rejoint, depuis quelques décennies, par bien du monde. Pensons à la rivalité entre Bombardier et Embraer.

Qu'en est-il donc pour nous de la pratique internationale? Quels avantages individuels et collectifs pouvons-nous en tirer? Quels bénéfices peuvent en retirer les pays étrangers qui en sont l'objet?

C'est dans cette perspective que j'ai interrogé quatre Québécois sur leur expérience de travail outre-frontière. Ma sélection, je l'avoue, n'a rien de scientifique, je crois pourtant qu'elle nous permettra quelques réflexions intéressantes.

Paul Faucher

Au cours d'une carrière qui remonte à la fin des années 1960, l'architecte Paul Faucher a accumulé une variété d'expériences qui vont de l'intervention d'aide à une Algérie brisée par sa guerre de libération à des projets typiques de l'actuelle mondialisation dans les émirats du Golfe Persique en passant par divers travaux dans les ex-colonies françaises d'Afrique de l'Ouest.

Pour expliquer son intérêt pour ce genre de pratique, l'architecte évoque ses études à l'École d'architecture de Montréal, et, en particulier, le caractère international du corps professoral de l'époque, mais il fait surtout remonter son intérêt pour l'Autre et l'Ailleurs à une enfance nomade, passée en partie en Europe en compagnie de son grand-père, ambassadeur du Canada en Suisse. Étant quant à moi de la même génération, je crois pouvoir ajouter que le début de sa carrière (fin des années 1960) fut marqué à la fois par une crise de la construction et par une extraordinaire effervescence dans les écoles d'architecture : beaucoup d'idées, d'aspirants architectes, peu de travail au Québec. Quoi de plus naturel alors, au lendemain des décolonisations, que de se mettre au service de pays récemment libérés.

De fait, dès 1969, Paul Faucher est en Algérie, à titre d'expert au sein d'une mission canadienne chargée d'évaluer les besoins du pays en matériaux de construction pour les vingt années à venir. Pratique exceptionnelle, sans doute, mais exemplaire, en ce qu'elle vise à outiller un pays «neuf» sans intervenir directement dans ses processus d'aménagement territoriaux ou architecturaux.

Les expériences suivantes seront plus difficiles. Entre 1970 et 1972, il participe à divers projets de l'ACDI au Zaïre, au Niger et au Mali, de 1973 à 1980, l'agence Blouin et Blouin où il travaille est engagée par l'ACDI, puis l'Agence française de développement international, enfin, à partir de 1986, elle traite directement ou par l'intermédiaire de divers organismes internationaux avec des gouvernements africains (Cameroun, Gabon) puis antillais (Antigua) ou asiatiques (Viêt Nam). L'architecte pense que ces confrontations avec des réalités éloignées auront été stimulantes et formatrices. Comme ses souvenirs d'enfant, elles lui feront voir autrement son propre milieu. De 1997 à 2000, il est chargé du design de la Bibliothèque universitaire Cheikh Anta Diop à Dakar, au Sénégal. De fait il sera, dans les années 1980, l'un des concepteurs les plus sensibles aux spécificités du milieu québécois. Par contre, il juge sévèrement les politiques d'alors de l'ACDI qui imposait aux architectes l'emploi de matériel canadien incompatible avec l'infrastructure locale, établie par les colonisateurs. Il note aussi la difficulté des ingénieurs canadiens à s'adapter à un niveau technique approprié.

Sur d'autres chantiers, il évoque les rapports plus ou moins harmonieux entre l'agence québécoise et les architectes africains chargés de l'exécution : incompréhension simple et application mécanique ou, au contraire, désir de faire sa marque, de «venger» des décennies de mépris colonial et néocolonial, ce qui nous ramène à l'ambiguïté évoquée plus haut.

Les dernières expériences étrangères de Paul Faucher témoignent du changement apporté par la libéralisation et la mondialisation des rapports internationaux. Cette fois, il s'agit de concours ou de contrats obtenus grâce à des contacts d'affaire avec des financiers des émirats du Golfe Persique (Dubai). Ici, nous sommes loin des traditions denses du Maghreb ou de l'Afrique de l'Ouest. La culture locale n'offre guère de références identitaires aux développements envisagés par les autorités. Autant et plus que de respect de données existantes, il s'agit ici de création d'une identité à partir d'une géographie exigeante. En revanche, les moyens financiers ou techniques sont abondants.

Dan Hanganu

Le cas de Dan Hanganu est quelque peu différent. La distanciation est inscrite encore plus clairement dans sa trajectoire. Né et formé dans la Roumanie socialiste, il a choisi de la quitter pour la France, puis pour le Québec où il a connu une carrière distinguée. Elle aussi caractérisée par sa sensibilité aux particularités du bâti montréalais.

Pour Dan Hanganu, le travail hors-frontières aura été un moyen d'échapper à un Québec trop et mal réglementé, de compenser le manque d'intérêt pour l'architecture du public d'ici, son manque d'ambition, ses étroites préoccupations de budget et de consensus.

Il y oppose l'Inde où la démographie est si explosive, les densités et les besoins si énormes qu'on s'y passe parfois d'études de marché avant d'entreprendre un développement immobilier, tant il est évident qu'il sera rempli quoiqu'il advienne. Il ne cache pas, pourtant, que les risques sont aussi grands que les ouvertures.

La Chine, où il s'est également aventuré, lui rappelle son pays d'origine en raison du contrôle discrétionnaire du Parti sur l'aménagement. L'architecte y retrouve, en quelque sorte, son statut d'origine : si son projet plaît aux autorités, il évitera toute discussion oiseuse et l'on mettra à sa disposition les moyens techniques les plus avancés. Il note d'ailleurs qu'il a vu sur les chantiers d'Asie des techniciens et des techniques (Européens en particulier) dont l'emploi serait impensable dans le contexte québécois. Là, mais aussi en Roumanie ou en Amérique latine, il note un souci d'esthétique sans équivalent dans notre milieu.

Ceci dit, il reconnaît que l'aventure est risquée. L'accueil fait à l'expert étranger est de plus en plus pragmatique à mesure que des compétences se développent sur place. Une fois obtenue l'information voulue, il aura peut-être quelque difficulté à en récolter le salaire. Quant à ses plans, repris en main par des praticiens locaux, il ignorera peut-être toujours ce qui en est advenu.

Dan Hanganu ne regrette pas ses incursions au dehors. Il dit avoir retrouvé un peu de l'atmosphère des années d'après-guerre et de l'autorité qui était alors celle de l'architecte. Certes, dans ces architectures émergentes, la recherche esthétique n'est pas toujours bien avisée. Elle glisse volontiers vers le caprice et le clinquant et s'embarrasse peu de la conservation d'un patrimoine propre à faire rêver notre jeune Amérique, mais la situation est fluide, l'expérience s'accumule vite et bien des espoirs sont permis.

Qui profite des termes actuels de l'échange international, et comment? Dan Hanganu rejoint Paul Faucher pour affirmer que le but premier de l'opération n'aura pas été le profit, mais l'émotion, la nouveauté, la variété. «Le marin, dit-il, revient du service militaire plus intelligent que le fantassin». L'architecte, par nature, vient d'ailleurs, parle une autre langue. Il lui est «naturel» de travailler ailleurs, de filtrer la réalité locale à travers une histoire autre. Ainsi, pense-t-il, l'expérience étrangère aura fait de lui un meilleur architecte.

Quant aux pays traversés, il ne pense pas que nous ayons grand-chose à leur enseigner. Il trouve quelque peu dérisoire, par exemple, nos politiciens qui prétendent «vendre notre savoir-faire» en Chine. Entre le clinquant et la construction générique monocolor, les pays émergents ont sans doute encore des choses à apprendre, une architecture de qualité à trouver, et peut-être peuvent-ils la trouver au dehors, mais ils en connaissent les adresses. Il ne nous appartient déjà plus de les leur indiquer.

Images, de haut en bas:

- Bibliothèque centrale de l'Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal, Paul Faucher
- Dan Hanganu, concours pour le complexe d'habitation Nanfang Sichuan, Chine, 2007.
- Broadgate Plaza, de Saia Barbarese Topouzanov.



Mario Saia et Vladimir Topouzanov

Si Mario Saia est un architecte entièrement formé au Québec, à l'École d'architecture de Montréal, et dont la carrière, essentiellement montréalaise, remonte, comme celle de Paul Faucher, aux années 1960, Vladimir Topouzanov, plus jeune, se rapproche de Dan Hanganu par son origine et sa formation en Bulgarie. J'ai entendu chez eux, comme chez leurs collègues, l'écho des difficultés de l'architecte d'ici à maintenir le niveau de qualité qui lui semble souhaitable (et qu'il a pu constater ailleurs) mais que ne fournit pas l'industrie du bâtiment et que les clients n'exigent pas. Vladimir Topouzanov évoque quelques expériences personnelles en Europe. C'est donc, eux aussi, pour élargir le champ de leurs expériences qu'ils disent avoir tenté l'aventure internationale. Récemment mise en relief par leur participation à la conception du pavillon canadien à l'Exposition universelle de Shanghai, l'expérience internationale de l'agence Saia Barbarese Topouzanov, est relativement limitée. Outre le pavillon de Shanghai, elle comprend deux projets à Port-d'Espagne, capitale du petit état caraïbe de Trinidad-et-Tobago : celui d'un ensemble plurifonctionnel (Broadgate Place) destiné à monumentaliser le centre-ville et un plan directeur pour ce même centre.

Chacun à sa façon, les trois projets renvoient à des figures typiques de la pratique internationale contemporaine. Quels qu'en soient les résultats présents, les deux architectes pensent que les interventions à Trinidad auront été profitables aux deux parties en présence. Leur objectif commun était la constitution d'un centre-ville à la hauteur de l'avenir que souhaite se donner Trinidad-et-Tobago et sa capitale grâce aux ressources pétrolières du pays. Broadgate Place, leur premier projet, visait à doter le cœur de la capitale de la tour aux formes originales qui signe désormais les métropoles désireuses de visibilité mondiale. Cette tour de bureaux commerciaux et gouvernementaux (25 étages) serait accompagnée d'une base de quatre étages contenant espaces commerciaux et récréatifs. Dans la foulée de ce projet, l'agence s'est ensuite vu confier un plan de réaménagement de tout le centre-ville. Les deux architectes pensent avoir apporté au développement de la ville des idées importantes pour sécuriser et ranimer un quartier d'affaires qui se transforme en désert après les heures de bureau, mais ils témoignent des incertitudes économiques et politiques qui les auront finalement amenés à s'en retirer. Le pavillon canadien témoigne en quelque sorte de la réaction des pays occidentaux au développement spectaculaire du capitalisme chinois, mais il s'agit tout de même d'une commande canadienne qui, par ailleurs, ne déroge pas à la tradition des expositions universelles et aux images que le Canada y projette habituellement.

L'aspect le plus inattendu de cette réalisation est sans doute la structure inédite de l'équipe de conception et de réalisation. Comme cela n'a échappé à personne, la maîtrise d'œuvre n'est attribuée ni aux architectes de Saia Barbarese Topouzanov ni à ceux de SNC-Lavalin, mais au Cirque du Soleil, la logique invoquée étant celle du primat du spectacle sur son contenant architectural. Pourquoi pas? Sans nier la complexité qu'elle crée, Mario Saia et Vladimir Topouzanov se sentent parfaitement à l'aise dans cette configuration. On ne peut s'empêcher, pourtant, de noter combien cela contraste avec l'habituelle défense des privilèges corporatifs.

Je n'ai pas sondé les officines gouvernementales responsables de cette attribution non-conventionnelle, mais je me permettrai une hypothèse. Dans l'actuelle économie médiatique, la «signature» joue un rôle capital. Tant vis-à-vis du public canadien que du public chinois et international, aucune signature d'architecte canadien ne possédait le prestige nécessaire à l'opération. Il n'était pas concevable, bien sûr, de recourir à une vedette étrangère. Dans une telle perspective, le choix du Cirque apparaît astucieux. Reste à s'interroger sur le sens de l'évolution qu'il dessine pour les architectes, canadiens et autres.

ARCHITECTES DU LIEU, ARCHITECTES DU MONDE

*The postcolonial has had profound effects on architecture, urbanism and identity all over the world [...]. Architects are also responsible for the creation of many transnational social spaces, spaces like globally branded shopping malls, theme parks, waterfront developments and transportation centres that could literally be almost anywhere in the world and thus must have consequences for the senses of space of those who use them. New forms of cosmopolitanism are more difficult to pin down, but the most famous architects, dubbed "starchitects", of today play an increasingly pivotal role in creating them*¹¹. La citation qui précède touche au cœur la complexité de l'actuelle situation internationale de l'architecture. L'expansion de l'architecture occidentale hors de son aire d'origine, en particulier dans le cadre de l'actuelle mondialisation, soulève l'épineuse question de l'identité des milieux qu'elle touche. Cette identité, l'architecte étranger la perçoit à sa façon qui est, parfois, plus juste que celle des habitants-mêmes du lieu, mais s'il est appelé hors de chez lui, c'est souvent pour y reproduire les méthodes, les techniques, les icônes de la modernité internationale

La mondialisation décrite et critiquée dans les textes cités ici est envisagée, comme il convient, dans une perspective... mondiale, ce qui met en relief le rôle des protagonistes les plus puissants sur la scène politique et économique. Ce sont les mêmes (on s'en doutait) qui dominent la scène architecturale. Il y a à cela mille raisons évidentes. McNeill en relève une qui me semble inflexible. L'une des conditions du succès international est un enracinement préalable dans un marché immobilier national puissant. On comprendra ce que cela signifie pour le Québec ou même le Canada.

Sans prétendre à donner une vue complète ou même représentative de la situation internationale de l'architecture québécoise, les quelques entrevues résumées ci-dessus permettent cependant de distinguer deux types de pratique internationale bien distincts, et peut-être aussi deux temps dans la présence internationale du Canada :

a) l'aide à des pays «en voie de développement», dépourvus des ressources économiques, techniques, architecturales nécessaires à ce développement. L'action des architectes canadiens dans ce cadre découle alors de commandes officielles gouvernementales canadiennes ou autres ou encore d'organismes internationaux;

b) la participation autonome au marché mondialisé, généralement à la remorque d'institutions financières ou techniques canadiennes ou étrangères. Dans ce cas, la situation est variable, mais elle suppose généralement que l'opération soit rentable pour le pays d'accueil ou pour les institutions qui la financent.

Dans le premier cas, la nature de l'intervention architecturale est palliative. Elle vise à combler un manque temporaire de connaissances qui affecte le développement du pays en cause. Elle s'inscrit dans la perspective d'un développement qui rendra sa répétition inutile lorsque ledit pays aura acquis les moyens de son indépendance architecturale. D'ici là, l'architecte étranger tentera honnêtement de reconnaître les particularités du lieu et d'en tenir compte. Peut-il véritablement «oublier» totalement sa culture d'origine, la logique de «son» gouvernement ou les réactions de ses collègues locaux et de «leur» gouvernement qui bien souvent attend de l'étranger l'image prestigieuse de la modernité internationale et tolère mal qu'il leur donne des leçons d'identité?

Dans le second cas, la mondialisation a créé les conditions d'une architecture sans frontières structurelles ni théoriques. L'architecte peut (doit?) donc, en principe, errer de par le monde. Comme Norman Foster ou Rem Koolhaas, il peut y accumuler profits et succès ou, comme Don Quichotte, les coups et les bosses.

Les architectes interrogés pensent tous que les termes de l'échange entre eux et les pays où ils ont œuvré étaient favorables aux deux parties. Bien sûr, il est difficile d'évaluer globalement l'impact de l'action des architectes québécois hors de leurs frontières, mais tous insistent sur l'apprentissage, l'ouverture à la diversité, la meilleure compréhension de leur propre milieu qui en ont résulté.

La mondialisation actuelle n'est pas un processus sans limites, mais elle conditionne le présent de l'architecture et certaines de ses conséquences peuvent légitimement nous inquiéter, comme la passion de certains pays émergents pour un développement qui reproduit, à une échelle supérieure et dans des conditions écologiques pires, celui que nous apprenons désormais à freiner, ou encore la subordination de tous les établissements humains de la planète à une même théorie architecturale, à une même typologie, à un même vocabulaire de formes, à une même technologie.

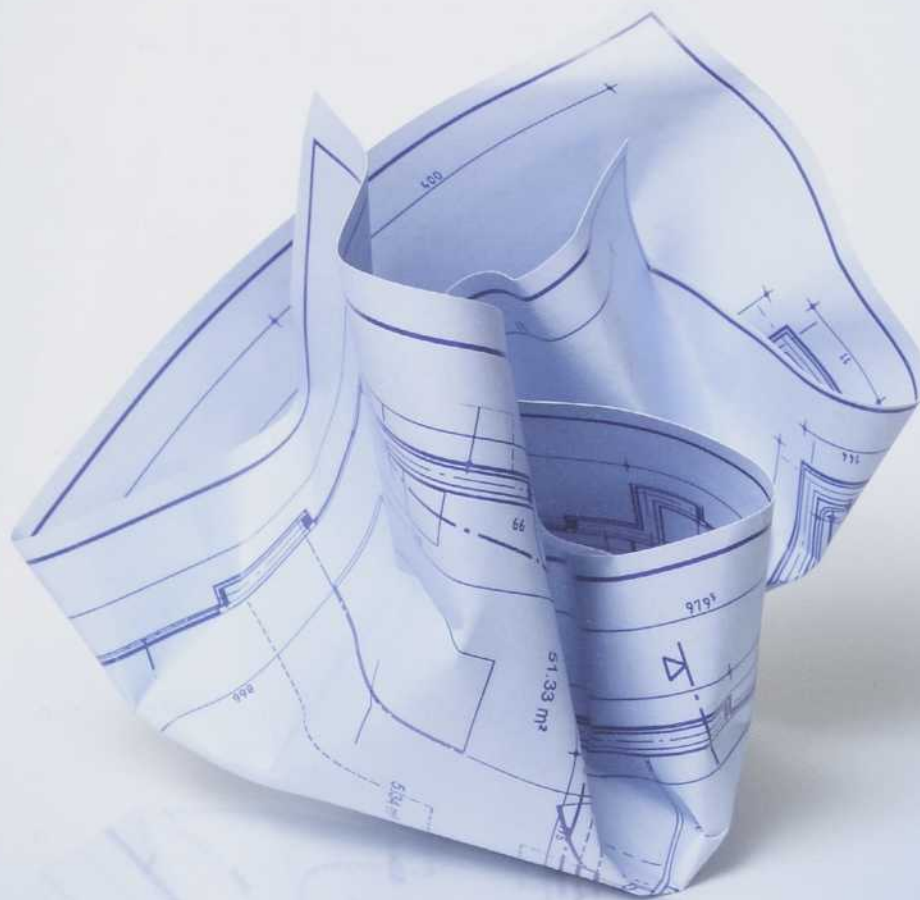
Pour moi, cette dernière inquiétude ne relève d'aucune nostalgie patrimoniale ou touristique, mais de la crainte d'un nivellement du relief et des diversités qui sont l'âme et le principe même du discours architectural, lequel est, par essence, relatif et comparatif.

Dan Hanganu ne semble pas craindre cette éventualité. Pour lui, les signes d'un progrès naissant sont déjà perceptibles dans le chaos architectural du monde émergent. Il parle d'expérience. Souhaitons qu'il ait raison. Les choix des économies montantes dans les répertoires de l'architecture occidentale des 20^e et 21^e siècles ne se révéleront peut-être pas aussi mauvais que nos préventions d'architectes du «Premier monde» tendent à nous le faire craindre. Peut-être les identités ne se défendent-elles pas plus mal, en définitive, quand les architectes leur épargnent certaines sollicitudes.

NOTES

1. Paolo TOMBESI, «A true south for design? The new international division of labour in architecture», in *arq: architectural research quarterly*, vol. 5, n° 2 (2001), p. 171.
2. Leslie SKLAIR, «Iconic architecture and capitalist globalization», in *City*, vol. 10, n° 1 (avril 2006) p. 43.
3. Ibid.
4. Donald McNEILL, *The Global Architect: Firms, Fame and Urban Form*, Londres et New York, Routledge, 2009, pp. 22-23.
5. Paolo TOMBESI, op. cit., p. 171.
6. Ibid.
7. Ibid., p. 172.
8. Ibid., p. 178.
9. Sang LEE, «The Domestic and The Foreign: Architecture in Globalization: A Conversation with Frederic Schwartz», New York, 02 September 2004, www.schwartzarch.com/writings/lee-schwartz_interview.pdf.
10. TOMBESI, op. cit., p. 177.
11. SKLAIR, op. cit., p. 22.

Les «blues»?



**INSPIRATION^{MD} PAR JELD-WEN,
POUR LES ARCHITECTES.**

Des Centres de Design et un site Internet conçus pour maximiser votre productivité. Alimenter votre inspiration avec des produits et des outils développés pour innover et performer.

INSPIRATION



www.jwinspiration.ca

JELD-WEN
PORTES ET FENÊTRES

Pensez LEED®. Pensez bleu.

Obtenir une certification LEED est plus que jamais possible avec l'aide du gaz naturel. En effet, une chaudière à gaz naturel à haute efficacité permet d'atteindre à elle seule près du tiers du seuil d'économie demandé par LEED. Renseignez-vous auprès de nos experts et profitez des aides financières de nos programmes en efficacité énergétique. Pour réaliser votre projet LEED, pensez bleu dès le début.

Pour plus de renseignements, contactez-nous
1 800 567-1313 / www.gazmetro.com

 **GazMétro**
la vie en bleu

LE BOIS

ESTHÉTIQUE
ÉCOLOGIQUE



PHOTO : CECOBOIS

*Pavillon d'accueil - Port d'escale à Saguenay
Pour plus d'information : www.cecobois.com/repertoire*

Le pavillon d'accueil du quai de Bagotville est la nouvelle porte d'entrée des croisiéristes internationaux des plus prestigieux navires de croisière qui accostent à Saguenay. La chaleur et la majesté du bâtiment s'harmonisent à l'offre touristique de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Le bois québécois, c'est esthétique et c'est écologique !

cecobois

Centre d'expertise
sur la construction
commerciale en bois

www.cecobois.com

RÊVER GLOBALEMENT, TRAVAILLER LOCALEMENT QUELLE PRATIQUE DE L'ARCHITECTURE HORS QUÉBEC

LE SAVOIR-FAIRE QUÉBÉCOIS À L'ÉPREUVE INTERNATIONALE

FRANÇOIS DUFAUX, ARCHITECTE, CHARGÉ D'ENSEIGNEMENT, ÉCOLE D'ARCHITECTURE, UNIVERSITÉ LAVAL

AU DIAPASON DE L'INTERNATIONAL : UNE FORME D'AMBITION

La perspective d'un champ de pratique de l'architecture sans frontières est séduisant à plus d'un titre. Il s'inscrit dans un idéal transmis dès la formation académique sur la nature universelle de l'acte de concevoir et de construire. L'architecte ordonne l'environnement bâti et l'étendue de ses interventions potentielles semble se confondre avec les limites des ambitions humaines, planétaires aujourd'hui et peut-être extra-terrestres demain. Envisager une pratique à l'internationale s'annonce comme une forme d'ambition.

L'architecture est un service technique, mais la valeur accordée à la contribution du professionnel dépend largement du sens, ou de l'interprétation culturelle et sociale, qu'on en fait. La fortune critique de Frank Gehry est, certes, égratignée pas les déboires d'étanchéité de quelques immeubles conçus par sa firme, sans remettre en cause l'autorité de sa démarche et de sa signature. La commande internationale est synonyme de prestige et de reconnaissance.

La perspective d'une pratique internationale s'inscrit dans un cadre idéologique. D'une part, elle est balisée par les expériences historiques où les grands mouvements en architecture se diffusent et s'interprètent à travers le monde. Le classicisme tout autant que l'architecture moderne sont deux « styles internationaux » qui ont affirmé l'appartenance à une civilisation avancée. L'argument était appliqué dans les sociétés coloniales d'hier autant que dans les discours actuels sur la globalisation. En architecture, être au diapason de l'international est synonyme d'appartenance au premier monde.

Mais cette appartenance doit être sans cesse confirmée dans la mise à jour de l'architecte face aux enjeux professionnels; améliorations techniques en construction, renouvellement des programmes, évolution du langage formel de la conception. Certains architectes s'exercent davantage que d'autres à cette course aux nouveautés alimentée par les voyages, les séminaires, les livres et les revues feuilletées avidement. Une large part du discours sur l'innovation tient à cette limite subtile dans la forme et la manière de présenter son travail qui le place dans une relative avant-garde. Participer à une « tendenza » reconforte les architectes sur leur appartenance à cette élite qui définit l'image du temps présent. S'inscrire dans l'avant-garde internationale est une promesse de participer à l'histoire d'aujourd'hui.

À ces considérations sociales et culturelles, s'ajoute une logique économique dans une diversification horizontale des marchés. En effet, la profession d'architecte est étroitement concurrencée par d'autres professionnels sur le plan vertical dans la conception, la production et la livraison du patrimoine bâti. L'arpenteur définit les parcelles, les ingénieurs encadrent les aspects techniques, le chantier relève de l'entrepreneur, tandis que la livraison dépend des agents d'immeubles et autres courtiers. Au Québec, les architectes observent aisément le paradoxe entre l'étendue de leur mandat face à ces collaborateurs tout en constatant l'inégalité des honoraires et des responsabilités respectives.

En se concentrant sur la conception et la surveillance, l'architecte peut envisager deux extensions de son champ de pratique conventionnel, soit sur le marché intérieur, soit dans l'exportation à l'internationale. La commande extérieure peut compenser aux aléas de la commande locale en fonction des pratiques établies et des cycles économiques auxquelles la profession demeure très sensible. L'exportation des services d'architecture s'annonce comme un pari pour une plus grande prospérité économique et sociale.

Ainsi, aborder la pratique hors Québec touche un enjeu sensible de la profession. Il ne s'agit pas d'exagérer l'importance de ce secteur, somme toute relativement marginal en nombres d'heures, de projets, d'honoraires. Le marché américain hier, le marché chinois aujourd'hui sauront toujours susciter des professions de foi fondées sur quelques exemples choisis. Le propos ici tente de discerner l'importance théorique, de reconnaître les conditions qui contribuent à son exercice, et de repérer les balises qui ont soutenu son rayonnement limité.

LA FORMATION EN ARCHITECTURE : INFLUENCE ÉTRANGÈRE, CONTRIBUTION À L'ÉTRANGER

Le cadre de référence international est une condition fondatrice et récurrente des trois écoles d'architecture au Québec. La création de ces écoles et l'évolution des programmes d'enseignement s'expliquent d'abord en relation avec la concurrence internationale, c'est-à-dire des mesures prises par les architectes québécois face à leur marché national. La création d'un programme en architecture à l'Université McGill en 1896 suit de peu celle de l'association professionnelle pour le Québec en 1890. Ensemble, elles visent à défendre et consolider l'expertise d'une profession menacée par la concurrence américaine à la fin du XIX^e siècle¹.

L'école de McGill est fondée en 1896 et s'inscrit dans un large mouvement de professionnalisation de l'enseignement de l'architecture en Grande Bretagne et par extension dans l'Empire britannique. Le phénomène est tardif en Occident. En comparaison, la plupart des pays européens, et certains en Amérique latine tel le Mexique et le Brésil, ont établis des programmes d'architecture, dans des écoles techniques ou de Beaux-Arts entre 1750 et 1850. Les États-Unis ont entrepris une démarche similaire après 1850, puisant tantôt sur le modèle de l'école des beaux-arts de Paris, tantôt sur les écoles supérieures allemandes. La formation académique est ainsi un premier champ d'internationalisation de la connaissance.

La formation en architecture à McGill propose une médiation entre les principes de l'école des Beaux-Arts et les inclinations du Mouvement Arts & Crafts qui pose d'emblée des choix entre des principes universels de la tradition classique et une démarche plus contextuelle initialement ancrée dans l'expérience britannique, notamment écossaise. Les programmes en français, à l'école Polytechnique d'abord, puis aux écoles des Beaux-Arts de Montréal et Québec, tendent à s'inspirer des modèles français. Chaque groupe linguistique associe son programme d'architecture au prestige de la pratique de leur mère patrie respective.

L'évolution des programmes en architecture vers le modernisme procède sur les mêmes principes. À McGill à partir de 1940, John Bland importe les nouvelles méthodes acquises à l'Architecture Association dans les années 1930. Celles-ci correspondent aux changements du programme de Harvard imposé par Gropius et les exilés du Bauhaus. Les débats qui secouent l'école des Beaux-Arts de Montréal de 1945 à 1960 rapportent cette même opposition entre deux inspirations internationales où s'oppose apparemment tradition et avant-garde.² La refondation de l'école de Montréal en 1959, puis celle de Québec en 1961, se place dans un effort de mise à jour face aux tendances internationales avec l'accueil de professeurs étrangers et d'architectes locaux ayant séjourné à l'étranger.

Cette idéologie du «rattrapage» est partagée par de nombreux secteurs du Québec de la «Révolution tranquille». Toutefois, en architecture, cette modernisation passe par une rupture avec l'expérience historique locale pour une profession de foi unilatérale envers les modèles internationaux dont on assume la supériorité.

En 2010, un demi-siècle plus tard, ces prémisses n'ont guère évolué. Le milieu de l'enseignement demeure largement convaincu que son œuvre est missionnaire; c'est-à-dire qu'il doit transmettre en priorité une culture internationale de l'architecture de manière à hausser la pratique locale et assurer la compétence des diplômés à l'étranger. L'importance du programme d'échange universitaire qui touche plus du tiers des étudiants en troisième année à l'université Laval témoigne de cet engagement. L'université de Montréal propose ces échanges à une échelle plus modeste et McGill offre des cours d'été dans le cadre de voyages. L'engagement du corps professoral demeure largement préoccupé de cet espoir de rayonnement, composé d'une capacité d'apporter «le progrès» assortie d'une promesse d'une reconnaissance en participant aux images et aux idées du premier monde.

Dans un sens, la question de la pratique hors Québec, apparaît avant tout comme une préoccupation du milieu universitaire qui lui accorde beaucoup plus d'importance que ce qu'elle peut effectivement représenter dans le travail des bureaux. Elle soulève des questions sociales et culturelles sur la définition académique de la profession; ses objectifs et ses ambitions et inversement ses anxiétés et ses faiblesses dans sa relation avec le contexte local. Cette situation n'est pas exclusive au Québec, on peut sans doute établir des constats similaires au Canada et dans de nombreux pays occidentaux qui se

perçoivent aux marges de l'Occident. Elle confirme néanmoins que la culture internationale de l'architecture est une préoccupation récurrente dans la formation en architecture. Elle explique la formation de l'académie d'architecture en France face à la concurrence italienne au XVII^e siècle, elle procède du même raisonnement dans les écoles fondées par la suite, y compris au Québec. Cette ambition est d'ailleurs transmise à chaque nouvelle génération d'étudiants.

LA PRATIQUE DE L'ARCHITECTURE : LES CONTRADICTIONS DE L'ENGAGEMENT LOCAL

L'entrée sur le marché du travail pour les stagiaires est souvent l'occasion d'un sentiment de vertige entre cette culture internationale de l'architecture acquise au cours de leur formation académique et les exigences de la pratique. Il ne s'agit pas d'opposer théorie et pratique, mais la confrontation entre les références des uns et des autres est l'occasion de plusieurs remises en cause, pour les plus jeunes comme les plus vieux.

Néanmoins, ce que cet écart révèle sur les enjeux du projet d'architecture et les manières d'y répondre, est l'importance du contexte local dans la concrétisation des décisions. C'est le rôle du zonage, des codes de construction et de l'appui administratif dans l'obtention des permis. À cela s'ajoute le poids des techniques de construction entre les matériaux disponibles et la compétence de la main d'œuvre. Il faut enfin considérer le cadre financier, les attentes du marché et les désirs et références du client qui s'inscrivent souvent dans une autre aire de référence culturelle que celle du milieu universitaire.

Le rayonnement d'une pratique inspirée par les références internationales se voit ainsi bousculé. Dans un sens, ce décalage est récurrent puisque l'enseignement de l'architecture maintient ses préoccupations de transmission d'une culture internationale, tandis que le marché de la commande énonce des attentes différentes. Les réflexions qui animent Percy Nobbs et Ramsay Traquair dans les années 1920 sur l'énoncé d'une architecture canadienne pertinente avec l'expérience historique du pays confronte une clientèle d'affaire qui regarde l'architecture commerciale américaine avec envie.³ Les débats qui secouent l'école des Beaux-Arts de Montréal après 1945 illustrent le fossé croissant entre un enseignement favorable à des programmes d'architecture monumentale d'églises, de presbytères et de collèges dans une ère d'industrialisation pré-occupée de production sérielle.

Les exemples récents des grands concours publics aux ambitions planétaires, du quartier international de Montréal à la fin des années 1980, à celui de la Grande Bibliothèque en 2000, du Musée national des beaux-Arts du Québec en 2010 et de la station de métro Champs de Mars à l'hivers 2011, démontre chacun cette tension irrésolue entre les idées d'une avant-garde face aux besoins et aux ressources d'un contexte local singulièrement étroit. Rappelons que le budget de la Grande Bibliothèque a été le plus modeste au mètre carré des autres bibliothèques réalisées en Amérique du Nord au cours de la même période.

Pourtant, cette apparente contradiction entre une architecture internationale et les conditions d'une pratique locale n'est pas exceptionnelle. Au contraire, on pourrait observer qu'elle est essentielle à l'existence de la profession d'architecte.

En effet, s'il existait une architecture universelle et internationale, dont les principes de composition, de programme et de construction étaient applicables de façon optimale quelque soit le contexte, il pourrait en conséquence exister un nombre limité de concepteurs et pourvoyeurs qui répondraient ainsi à une commande uniformisée. C'est ce que l'on constate par exemple dans le domaine de l'aviation civile et militaire avec quelques grandes entreprises qui conçoivent et produisent les appareils.

Dans cette optique, le thème récurrent de la préfabrication en architecture depuis plus d'un siècle se fonde sur une même approche. La standardisation des formes, des techniques et des programmes cherche à obtenir une optimisation des ressources dans le but de générer un produit immobilier efficace. De même au Canada, les efforts de normalisation de la construction résidentielle et commerciale depuis 1945 associées aux prescriptions uniformisées de zonage en urbanisme ont largement encouragé une production bâtie standardisée. La notion d'efficacité se mesurait à l'échelle de la production et la flexibilité des enveloppes face aux programmes; un cadre technique qui demande davantage l'expertise des technologues que le jugement des architectes.

Et pourtant, l'expérience québécoise aussi bien qu'internationale démontre les limites de ces hypothèses d'une architecture unifiée et standardisée. La performance d'un immeuble se mesure à l'adéquation entre le site, le programme, les ressources en construction et le cadre légal et financier. Un immeuble standard saura approximativement répondre à ces différents enjeux. La conception d'un immeuble particulier viendra offrir une réponse sur mesure pour tirer parti des caractéristiques du site, s'adapter aux exigences du programme, composer avec les matériaux et le savoir-faire disponible, s'ajuster en fonction de la réglementation et du financement, et ne l'oublions pas, exprimer une intention culturelle.

Ce caractère singulier du projet d'architecture est lui-même influencé par l'évolution des conditions dans le temps. La répétition d'un projet peut entraîner divers ajustements en fonction des variations du marché immobilier et celui de la construction, dans la mesure où le site et le cadre réglementaire seraient identique. Ce travail à la pièce qui caractérise l'essentiel des projets en architecture milite en faveur d'une expertise locale éprouvée sur le plan spatial, économique et humain.

À ces contraintes logistiques se greffe les préoccupations environnementales. Elle ramène au premier plan la question du coût global d'un immeuble, en incluant sa conception, son entretien et son utilisation selon son cycle de vie. D'une simple évaluation de l'efficacité de production, nous passons à une mesure de la performance à long terme. Ce changement d'appréciation met l'emphase sur des solutions sur mesure qui exigent un discernement associé à la formation professionnelle des architectes. Cette compétence professionnelle, technique et sociale, en plus de son volet culturel explique que les projets d'architectes internationaux demandent un répondeur local pour se réaliser. Ces constats convergent pour reconnaître que la pratique de l'architecture est un acte local.

2006	Canada (M\$)	% du marché canadien	% clients au Canada	Exportation (M\$)	% marché d'exportation	% client étrangers
Québec	37432, 47	16,4%	96,9%	1197, 53	14,0%	3,1%
Ontario	95576, 40	41,8%	95,5%	4503, 60	52,7%	4,5%
Colombie-Britannique	42449, 40	18,6%	94,5%	2470, 60	28,9%	5,5%
Autres provinces et territoires	51596, 77	22,6%	99,1%	343, 23	4,0%	0,9%

Tableau 1

UNE PERSPECTIVE MACRO-ÉCONOMIQUE

Dans ces conditions, quel sens à donner à une pratique hors Québec? Quelles sont les compétences qui pourraient motiver l'engagement d'un architecte ou d'une firme au delà d'un contexte connu? Et inversement, quels sont les bénéfices que pourraient apporter ce type de commande sur le plan critique, social et économique?

Concrètement, ni les agences de statistiques gouvernementales à Ottawa ou à Québec, ni les institutions professionnelles comme l'OAQ, l'IRAC ou l'AAPPQ ont abordé principalement ces questions. Statistiques Canada produit des résultats qui indiquent quelques repères sur ce marché de l'exportation des services, ou architecture et génie sont souvent traités ensemble.⁴

Des chiffres de 2001 rapportent que les honoraires de projet d'origine étrangère totalisaient 50 millions de dollars sur un total de 1,2 milliards d'honoraires au Canada cette année là, soit 4,17%. En 2008, le chiffre d'affaire des services en architecture s'est élevé à 3,1 milliards, mais la part des clients étrangers restait autour de 4% (2006 : 3,5%, 2007 : 4,4%, 2008 : 4,3%). L'exportation des services d'architecture demeure stable en dépit d'un contexte général de croissance et de libéralisation du commerce international.

En 2001, la moitié de ses honoraires venait des États-Unis, un tiers de l'Europe et 20% du reste du monde. Entre 2006 et 2008, la part des honoraires d'origine américaine baissait de 64,1% à 44,1%, celle du Mexique augmentait de 1,3% à 2,5% et la part du reste du monde croissait de 34,3% à 53,5%. Ces chiffres suggèrent que le marché américain demeure important mais en baisse relative, que l'accord de libre échange avec le Mexique reste négligeable sur le plan des services en architecture et que le reste du monde, y compris l'Europe, présente des marchés en croissance.

La distribution provinciale en 2001 remarque que l'Ontario (67%) et la Colombie Britannique (27%) accaparaient l'essentiel des honoraires venus de l'étranger. Les données pour 2006 nuancent ce marché de l'exportation avec l'Ontario (53%), la Colombie Britannique (29%) et le Québec (14%). Ces données sont basées sur une enquête annuelle auprès des bureaux, et le marché de l'exportation est considéré comme un domaine occupé par les grandes agences. Dans le marché canadien, l'Ontario et la Colombie Britannique exportent davantage que leur part du marché canadien, le Québec exporte légèrement moins, les autres provinces et territoires n'exportent pratiquement pas de services d'architecture. Néanmoins, pour les trois provinces qui exportent, ce marché étranger demeure marginal avec des résultats entre variant entre 2,2% et 7,9% de 2004 à 2008 (voir tableau 1).

On constate que le marché interprovincial n'a pas été traité par l'agence fédérale ni l'Institut de la statistique du Québec, et toutes les hypothèses se posent sur son importance ou son insignifiance. Le caractère structurellement local de la pratique en architecture semble esquivé par les agences publiques et un organisme comme l'Institut Royal d'architecture du Canada. Quelques données sur l'exportation des services en génie pose le cadre d'une comparaison inégale entre deux professions apparemment similaires en terme de service technique professionnel, mais dont les structures économiques sont dissemblables (voir tableau 2).

En 2007, l'exportation des services de génie au Canada représente 18% du chiffre d'affaire des firmes, soit une part quatre fois et demi celle du marché des services d'architecture. La répartition par province de ce marché illustre un très fort contraste avec le Québec où l'exportation représente 30% du chiffre d'affaire, suivi de la Colombie Britannique (23%), de l'Ontario (16%) et des autres provinces et territoires (31%) (voir tableau 3).

2007 Service professionnels	Entreprises	Particuliers	Établissements publics	Extérieur (exportation)
Génie	56%	2%	24%	18%
Architecture	53%	6%	37%	4%

Tableau 2

Service Génie	Entreprises	Particuliers	Établissements publics	Extérieur (exportation)
Canada	56%	2%	24%	18%
Québec	45%	0%	25%	30%
Ontario	51%	4%	30%	16%
Alberta	71%	2%	16%	11%
Colombie-Britannique	50%	2%	25%	23%

Tableau 3

De 1990 à 2007, ce marché d'exportation a connu une très forte croissance de 381% qui est essentiellement liée à l'exportation des services de génie. On constate de fortes variations annuelles selon les marchés. La part du marché américain représente en moyenne sur cette longue période 34% des revenus d'exportation, avec une croissance multipliée par cinq. Le marché des autres pays qui était majoritaire en 1990 (58%) décroît en 2007 (43%) tout en maintenant une moyenne de 61% avec une croissance inférieure de 50% face au marché américain. Le marché de l'Union Européenne demeure marginal tout en passant de 2% à 8% des revenus d'exportation entre 1990 et 2007. Ce marché connaît néanmoins la plus forte croissance avec des revenus multipliés par quinze en 17 ans. Les accords de libre-échange en Amérique du Nord et de libéralisation du commerce à l'échelle internationale se concrétisent dans la croissance des exportations des services en génie, sans conséquence comparable dans les services en architecture.

Bien sûr, il est possible qu'une partie des services d'architecture soit intégrée à la facturation des services de génie comme dans de nombreux projets d'infrastructures à l'international, avec ou sans l'aide gouvernemental. Mais cela ne change pas que l'accès à la commande dépend moins de la compétence propre de l'architecte que son intégration à un réseau de génie conseil où ses services sont subordonnés (voir tableau 4).

Ce survol macro-économique montre, à partir des données partielles disponibles, combien l'exportation des services en architecture doit éventuellement se définir face à ses compétences et ses ressources plutôt qu'en fonction du cadre corporatif emprunté au milieu du génie conseil. L'échelle des firmes de génie et leurs assises financières correspondent à la nature des projets et mandats confiés, notamment par les administrations publiques.

La difficulté découle aussi de la diversité des pratiques de l'architecture au Canada, en particulier d'une province à l'autre. Les firmes de l'Ontario et de l'Alberta correspondent, en moyenne, davantage à un modèle de PME d'une certaine en-

vergure. La situation du Québec et de la Colombie Britannique présente la coexistence d'une variété d'échelles de pratique, et en particulier de petites agences.

La géographie démographique du Canada n'est pas uniforme; elle ressemble davantage à un archipel d'îlots de peuplement avec des vastes régions rurales peu habitées, et souvent en déclin démographique face aux agglomérations urbaines. Une firme d'architecte, au même titre que la plupart des autres acteurs dans le milieu de la construction, se voit ainsi délimitée dans un marché régional relativement restreint où la commande est variée et la pratique souple et souvent généraliste. La distance entre ces pôles régionaux se traduit par des coûts et des temps de transport élevés en regard des honoraires négociés.

Cette réalité géographique et humaine est en contraste avec le marché des États-Unis, où les firmes d'architectes arrivent davantage à rayonner sur quelques États en plus souvent de se spécialiser dans un type de pratique. L'échec de l'ouverture du marché américain, en dépit de l'accord de libre-échange de 1990 et de la conformité réglementaire imposée dans les examens professionnels de 1996 à 2007, rappellent combien l'exportation des services d'architecture relève peu du cadre politique mais de l'intérêt des parties, professionnels et clients à engager un contrat.

PERSPECTIVE D'AVENIR : UN MARCHÉ À DÉFINIR

Nous voilà de retour à la case départ; pourquoi les architectes au Québec devraient-ils exporter leurs services? Et pourquoi des clients et projets à l'étranger devraient-ils considérer les services de professionnels établis, ou formés au Québec?

Les motivations citées en introduction demeurent valides; répondre à la commande locale ou étrangère est une ambition légitime et conforme à la culture internationale de l'architecture transmise par les écoles et un certain discours critique. La compétence technique et formelle associée à la conception est développée par des individus et des firmes. Cette expertise

	1990	(%)1990	2007	(%) 2007	% en moyenne	Croissance en \$ constants
États-Unis	129	39%	1381	49%	34%	505%
Union européenne	8	2%	225,44	8%	5%	1489%
Autres pays	193	58%	1211,74	43%	61%	253%
Total	475,2		2818,18			381%

Tableau 4

dans la gestion des ressources peut s'appliquer sans frontière. Cet engagement peut se traduire par une croissance des revenus nets, une reconnaissance sociale et culturelle chez le public et les pairs et le sentiment de participer au temps présent.

D'autre part, du côté des clients, quelles sont les raisons d'engager des professionnels établis au Québec? Dans quelle mesure l'engagement de certains architectes et firmes peut être synonyme d'une certaine ambition? Quelle signature peut prétendre soutenir un certain prestige? Est-ce le fait d'être une firme au Canada, en Amérique du Nord, dans le premier monde qui saura convaincre le client? Dans quelle mesure, nos services sont compétitifs ou spécialisés face à l'offre internationale en terme de coût, de compétence et de reconnaissance?

Le ministère fédéral du commerce extérieur a publié en 2008 une sorte de bilan de l'exportation et l'importation des services d'architecture, comme composante des services de la culture. Ces chiffres sont différents des services d'architecture en général compilés par Statistiques Canada. Néanmoins, on peut constater que les sommes en jeu sont peu importantes, entre 13 et 122 millions de dollars sur un secteur d'activité de plus d'un milliard. Mais plus important encore est le rapport entre les importations et les exportations de services.

A priori le bilan est positif, le Canada exporte davantage de services qu'il importe de l'étranger. Toutefois la distribution de ce bilan montre que le bilan est positif avec le marché américain et avec les autres pays en dehors de l'Union Européenne où le bilan est négatif de 2004 à 2007. Qu'est-ce que ces architectes européens apportent de plus?

Ces chiffres posent davantage de questions que de réponses. Est-ce que la faible importation de service en architecture est liée à la compétence incomparable des professionnels d'ici? Ou au médiocre intérêt des clients canadiens à investir dans la commande étrangère prestigieuse? (Voir tableau 5)

Est-ce que pour les clients la compétence locale est plus valorisée que la reconnaissance internationale? En cela, la profession dans son ensemble aurait-elle répondu aux objectifs de

l'organisation des associations professionnelles et la fondation des écoles à la fin du XIX^e siècle. Aurions-nous ainsi démontré à la société québécoise et canadienne que la compétence existe sur place sans passer par l'expertise étrangère, américaine en particulier?

La réflexion reste à faire sur les raisons, les moyens et la nature des services qui pourraient justifier un même gain hors frontière. Dans quelle mesure les architectes québécois doivent rester généralistes pour servir leur marché intérieur, et tenté de spécialiser certaines expertises de manière à susciter l'intérêt à l'international.

L'imprécision des mesures macro-économique reflète un malentendu sur la nature de ces services à exporter, tant dans les officines gouvernementales que dans le milieu professionnel et académique. Ce cadre inapproprié, telle l'exemple du génie conseil, pose les mêmes embûches que les examens professionnels américains en vigueur jusqu'en 2007.

Nous insistons sur cette longue dérive qui a sérieusement fragilisé la relève professionnelle au Québec. L'un des arguments clés de cette mesure administrative était l'hypothèse d'une ouverture du marché américain aux services d'architecture. Dans les faits, le marché est resté fermé. Au mieux les examens communs ont facilité l'émigration d'une main d'œuvre, formée à bon marché grâce aux investissements publics en éducation au Canada, au profit des firmes américaines. Il y a une certaine ironie amère à constater que nous restions ainsi cantonné dans un rôle d'exportation de matière première.

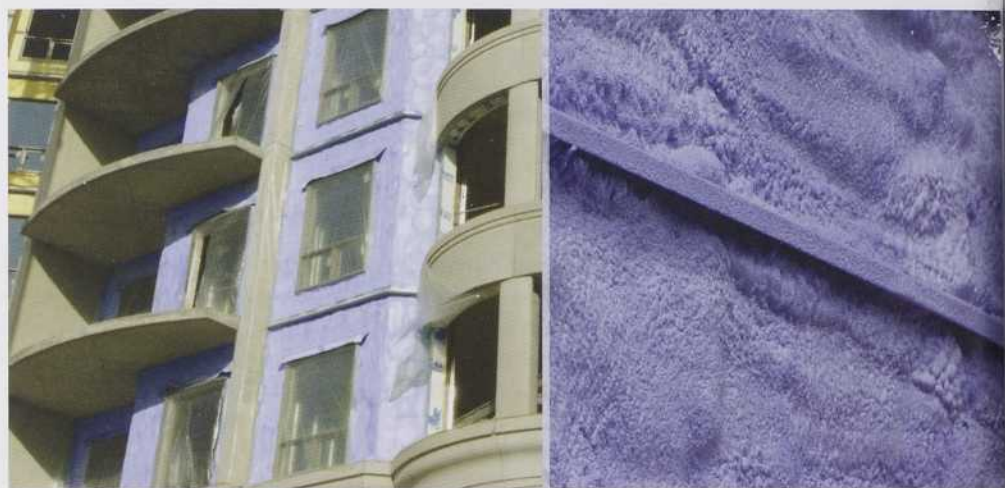
Comme nous venons de le faire pour les examens professionnels; il faut se documenter pour comprendre les enjeux propres aux architectes du Québec. À partir de ce constat perspicace, il sera possible d'établir des mesures, des critères et des objectifs pertinents avec la réalité professionnelle qui posent les jalons d'une ambition réalisable. C'est d'ailleurs cette capacité de synthèse et de jugement qui distingue la compétence du professionnel, médiation sans cesse renouvelée entre sa culture architecturale internationale et son engagement concret dans son milieu.

NOTES

1. Schoenauer, Norbert. *Stewart Henbest Copper: First Macdonald Professor of Architecture*. Montreal: McGill University, School of Architecture, 1996. GOURNAY, Isabelle et France VANLAETHEM, dir., *Montréal métropole, 1880-1930*. Montréal, Boréal/Centre canadien d'architecture, 1998.
2. Journal, Royal Architecture Institute of Canada, April 1946
3. Wagg, Susan. *Percy Erskine Nobbs, architect, artist, craftsman*, Kingston: McGill - Queen's University Press, 1982. Spasoff, Nicola Justine. *Building on social power: Percy Erskine Nobbs, Ramsay Traquair, and the project of constructing a Canadian national culture in the early decades of the twentieth century*. Thesis (Ph. D.)—Queen's University, 2002
4. Statistique Canada; No 63-245-X, Bulletin de service, *Services d'architecture, 2006, 2007, 2008*; No 87-213-X au catalogue, Bulletin de service, *Commerce de services de la culture: Tableaux de données, 1998 à 2007*.

ARCHITECTURE	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	Moyenne
Importations	16 399\$	13 965\$	19 273\$	27 604\$	22 633\$	45 982\$	59 732\$	39 289\$	28 470\$	25 828\$	29 918\$
Exportations	51 679\$	36 954\$	45 362\$	66 368\$	65 359\$	99 937\$	122 704\$	94 654\$	58 884\$	54 693\$	69 959\$
États-Unis	0	22 959	26 089	38 764	41 361	53 306	62 751	58 144	30 414	28 835	
Union européenne	2 885	3 177	7 471	16 273	2 327	0	- 4 489	- 2 001	- 4 270	- 1 104	
Autres pays	24 738	8 911	3 312	2 338	18 566	24 330	36 169	37 564	8 975	13 607	

Tableau 5



WALLTITE ECO^{MC}

Si vous cherchez un système d'isolation/pare-air, optez pour la performance **WALLTITE ECO**, la mousse isolante mauve de BASF, le chef de file mondial de l'industrie chimique.



WALLTITE
ECO^{MC}



TOUJOURS PLUS PERFORMANT^{MC}

WALLTITE ECO est un système d'isolation/pare-air de polyuréthane moyenne densité conçu pour améliorer l'efficacité énergétique de tous les types de bâtiments. La performance exceptionnelle de **WALLTITE ECO** maximise l'efficacité de l'enveloppe de bâtiment, ce qui se traduit par de substantielles économies d'énergie.

WALLTITE ECO répond aux critères d'homologation du programme GREENGUARDSM et du programme Enfants et écoles GREENGUARDSM, ce qui garantit le confort et la sécurité des bâtiments.

WALLTITE ECO est le premier isolant de polyuréthane pulvérisé à alvéoles fermées à avoir obtenu l'ÉcoLogo[®], le symbole de certification environnementale le plus reconnu en Amérique du Nord. Sa formule intègre des plastiques recyclés, des matières renouvelables et un agent gonflant qui n'appauvrit pas la couche d'ozone.

La performance de **WALLTITE ECO** a été optimisée par l'outil d'analyse d'éco-efficacité de BASF, un outil primé qui permet d'évaluer un procédé de fabrication ou le cycle de vie complet d'un produit selon six critères clés : la consommation de matières ; la consommation d'énergie ; les émissions dans l'atmosphère, le sol et l'eau ; les risques potentiels en cas de mauvais usage ; les impacts potentiels sur la santé et l'emploi des terres.

Pour de plus amples renseignements :
1-866-474-3538 | walltite.com | foammasters.ca | walltiteeco.com



Le mot **ECO** représente l'équilibre entre écologie et économie lorsqu'on obtient la performance **WALLTITE ECO**.

Pour que des matières premières renouvelables deviennent une solution de rechange aux ressources fossiles, elles doivent être disponibles à prix concurrentiels pour les applications industrielles sans compromettre la production alimentaire et sans épuiser les richesses naturelles. Pour son matériel isolant **WALLTITE ECO**, BASF Canada a choisi d'utiliser des composantes renouvelables issues de cultures non comestibles qui ne nuisent pas à la production alimentaire mondiale.

WALLTITE ECO, **foammasters** et **Toujours plus performant** sont des marques de commerce de BASF Canada. **ÉcoLogo** est une marque déposée d'Environnement Canada. Le programme de certification **GREENGUARD** et le programme de certification Enfants et écoles **GREENGUARD** sont des marques de commerce du **GREENGUARD Environmental Institute**.

UNE MAISON ÉCOÉNERGÉTIQUE ET DOUILLETTE COMMENCE AVEC LE ROSE



- Idéal pour la rénovation, les rallonges et les constructions neuves
- Résistance à l'humidité et durabilité exceptionnelles
- Économisez jusqu'à 28 % sur les coûts de chauffage et de climatisation*
- Admissible aux subventions offertes par les gouvernements fédéral et provinciaux
- Pouvoir isolant éprouvé
- Efficacité énergétique exceptionnelle
- Plus de 70 % de matières recyclées
- Améliore le confort de la maison
- Facile à installer
- Non combustible
- La tranquillité d'esprit pour votre famille

Pour savoir pourquoi l'isolant FIBERGLAS® ROSE^{MC} est l'isolant préféré[†] de la plupart des propriétaires au Canada, communiquez avec le directeur des ventes Owens Corning de votre localité.

www.owenscorning.ca



MIEUX VIVRE GRÂCE À L'INNOVATION®

* Étude Léger Marketing 2009. LA PANTHÈRE ROSE^{MC} & © 1964-2010 Metro-Goldwyn-Mayer Studios Inc. Tous droits réservés. La couleur ROSE est une marque déposée d'Owens Corning. Les économies réelles dépendent du niveau d'isolation original, du climat, de la taille de la maison, des fuites d'air ainsi que des habitudes d'utilisation d'énergie et de vie personnelles. Le contenu de 70 % de matières recyclées est basé sur le contenu moyen en verre recyclé de tous les isolants en fibre de verre en matelas, en rouleau et en vrac sans liant d'Owens Corning fabriqués au Canada. Le logo GREENGUARD 'Qualité de l'air des locaux certifiée' est une marque de certification enregistrée utilisée sous licence par le biais du GREENGUARD Environmental Institute. L'isolant ROSE d'Owens Corning est certifié par GREENGUARD pour la qualité de l'air à l'intérieur des locaux, à l'exception des isolants en vrac avec liant. ©2010 Owens Corning. Tous droits réservés.

PORTES ET FENÊTRES ARCHITECTURALES **MARVIN**
CONÇUES POUR DURER



Peu importe ce que vous imaginez pour vos fenêtres, MARVIN a une solution pour vous. Chez MARVIN, vous trouverez un service hors pair, un grand choix d'options et des produits de qualité comme notre incomparable fenêtre guillotine «Ultimate» tout en bois ou recouverte d'aluminium extrudé. Visitez notre salle de montre, nos représentants vous aideront à choisir des produits qui correspondent à vos goûts.

MARVIN 
Portes et Fenêtres
Architecturales

8138, BOUL. DÉCARIE
514 735-7500 • 1 800 361-5858
www.marvin.com

GUY GÉRIN-LAJOIE, ARCHITECTE

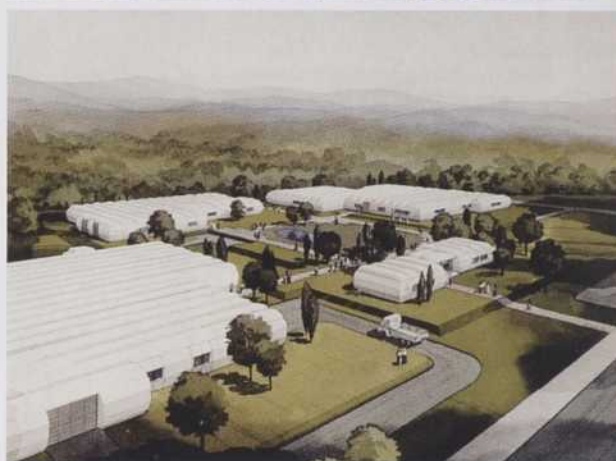
PIERRE BOYER-MERCIER, ARCHITECTE, PROFESSEUR AGRÉGÉ À L'ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

UN PIONNIER DE L'EXPORTATION D'EXPERTISE QUÉBÉCOISE EN ARCHITECTURE ET EN CONSTRUCTION

Le Krach Monétaire International de 1980-81 aura eu raison d'un des plus importants exportateurs d'expertise en architecture et en construction des années 1970. PGL (International) fondé en 1971, une filiale de Papineau, Gérin-Lajoie, Leblanc architectes (ultérieurement PGL architectes) s'illustre notamment par son expertise sur les plastiques dans la construction, expertise détenue principalement par l'architecte Guy Gérin-Lajoie. Mandaté en 1968 pour une simple addition à une école existante à Pangurtung dans l'Arctique canadien, il substituera à la technique de construction multicouche des régions tempérées celle d'une technologie de fibre de verre mieux adaptée aux conditions locales. Le succès de cette première forme d'adaptation aux sévères conditions climatiques et géologiques lui vaudra un second mandat, celui d'une école à Frobisher Bay dans le Territoire du Nord-Ouest canadien. L'utilisation d'un panneau sandwich en fibre de verre lui permettra de développer encore davantage son unique expertise pour la construction dans les climats extrêmes. La connaissance très spécialisée acquise dans le développement de structures légères recouvertes d'une paroi hermétique et ignifuge en panneaux de ciment renforcé de fibre de verre isolée applicable à des projets semi-industrialisés lui permettra de répondre à des programmes de développement accélérés sur des sites où existent des contraintes d'accessibilité, de manutention et de mise en place.

C'est lors du ralentissement de l'industrie de la construction de l'ère post-Expo 67' que s'est pavée la voie de l'international pour plusieurs architectes et ingénieurs du Québec. Leur nouvelle mobilité a certes été facilitée par leurs contacts avec les professionnels extérieurs pendant l'Exposition Internationale de Montréal en 1967 mais elle a surtout été poussée par le manque de commandes locales. Dans la foulée, PGL (International) sous la direction de Guy Gérin-Lajoie, fort de son expérience en construction dans des climats extrêmes, s'est présenté au Moyen-Orient (en Irak, en Iran et en Arabie Saoudite) en Afrique (au Sénégal, au Cameroun et en Côte D'Ivoire) en Amérique du Sud (en Bolivie et au Honduras), dans les Petites Antilles à Trinité et Tobago et même en Europe (au Portugal). Parmi les projets de PGL (International) réalisés sous sa direction on ne compte pas moins de 45 projets dont une trentaine en fibre de verre, une technologie québécoise.

À la dissolution de PGL (International) et de PGL architectes en 1981, suite à des compressions d'ordre organisationnel conséquentes au Krach Monétaire International, Guy Gérin-Lajoie fait cavalier seul. Il prononcera dès lors plusieurs conférences et participera à plusieurs colloques et missions scientifiques à l'international sur le thème des plastiques en construction. Cette pratique qu'il avait entreprise dès la fondation de PGL (International) et qui l'aura mené à l'international à Washington, Las Vegas et New-York aux États-Unis, à Moscou et Leningrad en URSS, à Bagdad en Irak et à Bahrein dans le golfe Persique se poursuivra au-delà de 1981 lors de présentations à Manchester en Grande Bretagne, à Paris en France et dans plusieurs villes du Canada.



De haut en bas
 - 23 écoles publiques en Arabie Saoudite
 - Écoles de métiers «démontables» en Iran
 - École Polytechnique à Thies au Sénégal
 - Hôpital en Côte d'Ivoire

LUC DURAND, ARCHITECTE

ÉTIENNE DESROSIERS, CINÉASTE ET COMMISSAIRE

MARY WOODS EST PROFESSEURE D'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE À L'UNIVERSITÉ CORNELL À ITHACA, N.Y.

Le parcours international de Luc Durand commence en 1951 par un acte de rébellion. Souhaitant apprendre là où Le Corbusier a créé le mouvement moderne, réfractaire aux méthodes d'enseignement de l'architecture à l'École des Beaux-Arts de Montréal, il quitte le Québec à 21 ans pour étudier à l'École d'architecture de Genève sous la direction de Eugène Beaudoin, auteur de l'Ambassade de France à Ottawa et futur concepteur de la Tour Montparnasse à Paris. Pendant huit ans, il fréquente l'intelligentsia genevoise d'expatriés de l'après-guerre, réunis autour de Jacqueline Reverdin, nièce de Le Corbusier et cousine de Pierre Jeanneret. Diplôme obtenu en 1957 — Ricardo Bofill passera le sien deux ans plus tard — Luc Durand, stagiaire au bureau d'André Gaillard, s'associe avec son confrère de classe Jacques Bertoli, un parent de la dynastie Tata, industriels avant-gardistes de Mumbai et propriétaires de Tata Airlines, première ligne aérienne indienne devenue Air India. Ensemble, ils dessinent le Pavillon de l'Inde à l'Exposition internationale sur l'Énergie atomique à la Société des Nations en 1958.

Luc Durand atterrit dans la capitale indienne en mai 1959, à l'heure de la modernisation accélérée du pays, douze ans après son indépendance. Les deux architectes doivent y construire le premier bureau de réservation de Air India. Quelques mois plus tard, incapable de supporter le climat, Bertoli lui confie le projet et repart pour l'Europe. Son *Air India Booking Office* servira longtemps de matrice pour tous ses centres de réservation. L'édifice expérimente d'intégration du mobilier à l'architecture; le socle des chaises est taillé à même la pierre du plancher. Le comptoir de réservation est en forme d'ailes d'avion. Luc Durand ouvre son bureau d'étude. Sa carrière indienne peut débuter. Très courte, trois ans, elle sera prolifique, avec une cinquantaine de projets dessinés dont les deux tiers construits sous différents programmes — urbanisme, bâtiments publics et commerciaux, pavillons d'exposition, résidences, mobilier — et à l'origine d'importants travaux réalisés à son retour au Québec.

À l'instar de Beaudoin, auteur avec André Lods des premiers gratte-ciels français à Drancy, l'urbanisme occupe une place centrale dans l'œuvre de Luc Durand, comme en témoigne au Québec son plan-directeur pour une Université ouvrière de l'Est de Montréal (1966), la Place Dupuis (1971-1977) et la Place Frontenac (1971). En Inde, ses idées sur l'habitation collective lui inspirent son gratte-ciel pour *Apartments at Bombay* (1961) qui préfigure de façon étonnante la Tour de la Bourse de Luigi Nervi construite trois ans plus tard à Montréal. Son projet d'hôtel à Agra (1960) prépare le Village olympique, dessiné avec Roger D'Astous pour les J.O. de 1976. Le programme requiert une élévation suffisamment haute pour que les clients aperçoivent le Taj Mahal. L'architecte conçoit deux tours pyramidales où, à chaque niveau, la circulation aux chambres s'effectue par une coursive extérieure. Ce projet problématise les accusations de plagiat portés en 1975 sur le Village olympique par l'auteur de la Marina Baie-des-anges à Nice. À New-Delhi, Luc Durand s'est aussi associé à la Fondation Ford. Créée en 1936, cette gigantesque organisation philanthropique opère alors les *Grey Areas Development Programmes* visant l'aménagement de zones urbaines défavorisées dans les pays en développement. Il travaillera sur les premiers plans-directeurs de New-Delhi et Calcutta.

John Bissell, héritier de la compagnie américaine d'aspirateurs, est un ami de l'architecte. En 1960, il fonde *Fabindia* afin de développer des marchés d'exportation pour les textiles in-



diens fabriqués à la main. Luc Durand lui dessine une ligne de tapis, et conçoit une ligne de chaises produite en prototypes; faites de bois et limon, tous les éléments sont assemblés avec des goujons, sans clou ni vis. En 1966, certains modèles seront commercialisés au Québec sous la marque VE-HO, pour «vertical» et «horizontal», en référence aux principes de base des fonctionnalités de la chaise. L'architecte construit aussi un duplex controversé à New-Delhi, car la modénature de ses plafonds de béton est consécutive de son coffrage en tôle ondulée, un matériau traditionnellement utilisé dans les bidonvilles. Faisant fi des conventions de classes, cet emprunt au vocabulaire architectural de castes inférieures causera un scandale dans l'entourage de la propriétaire Ira De.

Incubateur d'innovations, la foire d'exposition est un programme où Luc Durand sera particulièrement prolifique, obtenant la commande de dix-sept pavillons aux Foires Agricole (1959) et Industrielle (1961) de New-Delhi. Inspiré par la plasticité des ouvrages de Saarinen, avec un toit de dix centimètres d'épaisseur ancré au sol en trois points, son pavillon *State Trading Corporation* réalise un des premiers dômes en voile de béton construit en Inde. Le pavillon *Martin Burn* expérimente un système structural où deux tours parallélépipédiques formées chacune de quatre colonnes d'aciers soutiennent un toit métallique à ossature spatiale en armature triodétique. Le porte-à-faux de quarante pieds d'amplitude semble planer au-dessus du bâtiment. Illuminé la nuit, les murs-rideaux en verre reflètent l'intérieur. Le Pavillon du Québec à l'Expo 67 reprendra ce système structural, les transparences de l'enveloppe et la forme du bâtiment.

Ces projets ouvrent une perspective inédite sur l'histoire cosmopolite de la profession. En 1962, Luc Durand quitte l'Inde pour n'y jamais retourner. Du Québec duplessiste à l'équipe du tonnerre de Jean Lesage, l'architecte aura préparé les fondements de ses réalisations futures pour une nation qui affirme son identité moderne. Son éducation genevoise et sa carrière indienne racontent un dialogue. Celui d'un savoir-faire singulier annonçant une internationalisation de la pratique devenue aujourd'hui normative. À ce titre, Luc Durand fut peut-être le premier architecte canadien-français à initier une telle dynamique interculturelle.



De haut en bas:
- Pavillon Martin Burn, Luc Durand fonds, Collection Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture, Montréal
- Usine Kirtinagar
- Mobilier

JEAN-PAUL BOUDREAU ET CLAUDE ROBERT, ARCHITECTES

LE GÉNÉREUX BÉNÉVOLAT DE DEUX ARCHITECTES DE L'URGENCE

Deux architectes, Jean-Paul Boudreau, chargé de mission et directeur du projet, et Claude Robert, coordonnatrice du projet, œuvrent depuis plusieurs mois avec une petite équipe (la cellule JLP) qu'ils ont formée au bureau des architectes Jodoin Lamarre Pratte pour le projet de réhabilitation de l'Hôtel Simbie Continental en Haïti, sous la bannière des Architectes de l'Urgence.

ARQ

Qu'est-ce que les Architectes de l'Urgence?

JEAN-PAUL BOUDREAU

Architectes de l'Urgence est une association à vocation humanitaire reconnue par l'ONU et dont l'objectif est d'apporter conseil, assistance et formation continue aux populations sinistrées par des catastrophes naturelles, technologiques ou humaines. Architectes de l'Urgence s'est implantée au Québec en partenariat avec l'OAQ et la société d'Habitation du Québec afin de contribuer, en sol canadien, aux actions de regroupement international d'Architectes de l'Urgence.



ARQ

Boucar Diouf, un comédien bien connu, déclarait lors d'une entrevue diffusée à Radio-Canada, et je le cite: «L'aide humanitaire, c'est les pauvres des pays riches qui donnent aux riches des pays pauvres». Avez-vous l'impression que les centaines de millions, voire les milliards, qui ont été acheminés vers Haïti suite au séisme du 12 janvier vont être utilisés à bon escient?

JEAN-PAUL BOUDREAU ET CLAUDE ROBERT

En janvier dernier, l'ancien président des États-Unis Bill Clinton déclarait en parlant des fonds qui sont versés à Haïti; «*This is a great business opportunity*». La grande partie de ces fonds passent à 98% par les ONG pour qui le mot «humanisme» a peut-être perdu son sens. Pour plusieurs de ces ONG, la tragédie en Haïti est malheureusement devenue une occasion de faire de l'argent alors qu'ils avaient l'opportunité d'apporter des solutions à d'importants problèmes qui nécessitent l'oubli de soi et de ses intérêts personnels! Quand nous parlons d'opportunité, c'est celle d'agir et de cesser de tergiverser. Oui certaines ONG ont réagi devant l'amplitude du désastre, mais à notre avis aucune ne s'est présentée à la mairie en offrant une aide véritable et durable qui place les intérêts du peuple Haïtien au premier plan.

ARQ

Vous travaillez présentement à la réhabilitation du site de l'ancien hôtel Simbie Continental pour en faire un premier projet qui servirait d'exemple pour le développement d'une politique d'habitation selon un modèle coopératif. Suite à ce que vous venez de dire, quelle est la probabilité de sa réalisation?



JEAN-PAUL BOUDREAU ET CLAUDE ROBERT

Malgré le fait que nous projetons un projet selon un modèle d'habitation coopératif tel que celui que nous connaissons ici au Canada, construire un projet autour de la culture haïtienne, de leurs valeurs, de leur mode de vie et leurs véritables besoins est un incontournable. Cela signifie entre autres que la réalisation et la pérennité de ce projet passe par une collaboration étroite et une participation des Haïtiens de la première à la dernière phase du projet. Mais pour répondre plus directement à votre question, je dois dire que nous avons une forme d'appui de l'actuel maire et président du conseil municipal de Port-au-Prince Muscadin Jean-Yves Jason qui caresse depuis plus de trois ans le rêve de réhabiliter ce lieu. Nous avons également l'appui de la ville de Montréal avec laquelle le maire Jason a pris des ententes de collaboration pour développer une gouvernance et un service de l'habitation. Mais le projet fait-il toujours parti des priorités? Voilà la véritable question. Nous sommes optimistes mais d'un optimisme prudent il va sans dire!

ARQ

Si vous développez votre concept autour de la culture haïtienne, quels sont les principes d'aménagement qui ont guidé votre proposition de projet? Et ces principes sont-ils de nature contextuelle?

JEAN-PAUL BOUDREAU

Certains principes que nous énonçons dans notre projet peuvent paraître plus universels que contextuels mais ils sont issus d'études et d'observations que nous avons effectuées sur place. Les notions de «complexité», d'«efficacité», de «densité» et de «cohésion sociale» pourraient s'appliquer partout dans le monde mais nous les avons définies dans un contexte local. Si, par exemple la notion d'efficacité nous rapporte à celui de durabilité, cela signifie pour nous des constructions durables dans le temps plutôt que des abris temporaires comme l'ont fait certaines ONG avec leurs «cabanes» éphémères en contreplaqué. Nous nous sommes inspirés de traditions locales comme celle des «lakous», une place publique où se trouvent des espaces polyvalents et communautaires comme l'école et le lavoir. Le climat et la carence permanente en eau sont aussi devenus des prémisses fondamentales dans un contexte de réseau d'égouts déficient en Haïti. La captation des eaux de pluie, la gestion des eaux usées, les installations sanitaires et la percolation des eaux font partie de nos préoccupations initiales. La pénurie de ressources élémentaires de base nous ont incité à «végétaliser» le site et à encourager l'utilisation de techniques diverses d'agriculture urbaine. Pas moins de 40% des habitants de Martissant connaissent la terre; ce sont fondamentalement des agriculteurs. Le projet s'est développé à partir de ce qu'ils sont et de ce qu'ils savent le mieux faire. Ce projet n'a pas pour seul but de reconstruire des bâtiments. Il s'agit surtout d'un retour aux sources, de renforcer leurs valeurs communautaires et de leur redonner une fierté tant dans le résultat que par le processus de construction dont ils seront les premiers acteurs.



DOMINIQUE DEROME, ARCHITECTE

Graduée de l'École d'architecture de l'Université de Montréal, architecte de 1989 à 2008, Dominique Derome est depuis juin 2008 chercheuse scientifique en Suisse, en charge d'un groupe de recherche sur la modélisation multi-échelle du bois, au Laboratoire fédéral de recherche et technologie des matériaux, à Dübendorf, ville voisine de Zürich. Après avoir travaillé entre autres chez Provencher Roy et Arcop, et Kearns Mancini à Toronto, elle a été professeure en génie du bâtiment à l'Université Concordia (1995-2008), où elle a complété sa thèse de doctorat.

ARQ

Dominique Derome, comment votre éducation vous a-t-elle préparé à une carrière de chercheuse ?

DOMINIQUE DEROME

Mon éducation et ma pratique en architecture m'ont donné une base pertinente quoique non-orthodoxe pour ma démarche scientifique qui demande, en plus d'une méthode rigoureuse, de bonnes parts de créativité, d'idéation, d'imagination et de synthèse. Ces quatre activités étaient au cœur des préoccupations d'ordre pédagogique de mon père qui approfondissait une meilleure compréhension de ces modes d'action et de leur rôle dans la démarche architecturale, démarche qui, disait-il, est au service de l'avoir-à-dire de l'architecte. La science n'étant pas un mode d'expression comme peut l'être l'architecture, pour moi, ce qui me guide en tant que chercheuse, c'est mon vouloir-comprendre. Mais je crois que si aujourd'hui je peux faire ce genre de travail, c'est grâce à mes rencontres tout au long de mon parcours avec de véritables pédagogues et ce dès la petite école où Laurette Pronovost, par exemple, m'a enseigné les rudiments du français et où, un peu plus tard Michèle Dufour m'a initiée à l'art. Je dois aussi mentionner les enseignements et l'encadrement d'Yves Fortin de l'Université Laval qui a été co-superviseur de ma thèse de doctorat. Les enseignements de mon père, Jacques Derome, ont joué un rôle primordial dans mon éducation. En tant que pédagogue, il m'a d'abord enseigné à me poser les bonnes questions et m'a incitée à poursuivre un cheminement personnel dans ma quête de réponses.

ARQ

Comment en êtes-vous arrivée à vous intéresser aux matériaux de construction ?

DOMINIQUE DEROME

J'ai poursuivi mes études en génie parce que je n'avais pas l'impression d'avoir les connaissances requises pour répondre aux demandes d'équivalence de matériaux sur les chantiers de construction. De la maîtrise au doctorat à professeure, j'ai développé un programme de recherche sur la durabilité des systèmes d'enveloppe de bâtiment à ossature de bois.

ARQ

Comment en êtes-vous arrivée à travailler en Suisse ?

DOMINIQUE DEROME

Grâce à un concours de circonstances, mon travail sur le bois et la modélisation des transferts de chaleur d'humidité m'ont valu un poste de chercheuse scientifique au laboratoire du bois, un groupe de 30 personnes au sein d'EMPA.

ARQ

Qu'est-ce que EMPA ?

DOMINIQUE DEROME

EMPA est le laboratoire suisse sur les matériaux, supporté aux deux tiers par ce qui est l'équivalent du gouvernement fédéral. Il compte 900 personnes réparties dans trois sites, dont la grande majorité à Dübendorf où je suis. C'est un environnement de travail riche d'équipements de pointe, de chercheurs et techniciens expérimentés dans une infrastructure en excellent ordre. EMPA collabore de plus en plus avec d'autres chercheurs en Suisse (ETHZ, EPLF, BHF) mais aussi en France et aux États-Unis et même au Québec.

ARQ

Quel est précisément l'objet de votre recherche ?

DOMINIQUE DEROME

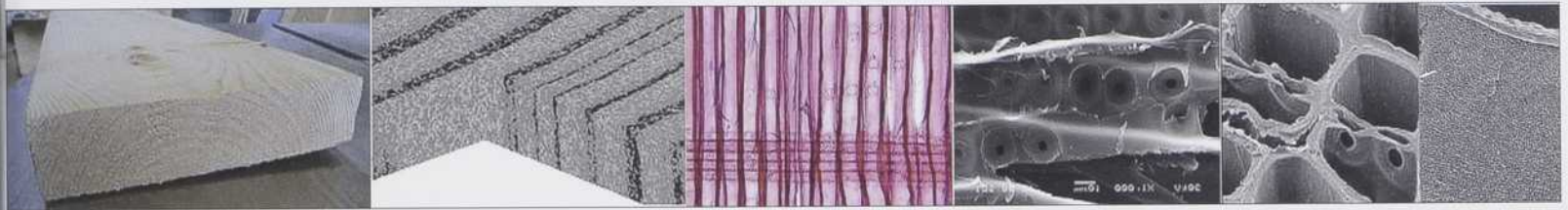
Je travaille présentement au développement d'une meilleure connaissance de l'interaction de l'eau avec le bois qui est un matériau biologique poreux, orthotropique et hygrophilique.

ARQ

Quels sont les effets de l'eau sur le comportement du bois ?

DOMINIQUE DEROME

L'eau peut affecter le bois mécaniquement (sa résistance en compression, sa tension et son cisaillement) et physiquement (par son absorption). Tout ça nous oblige à considérer scientifiquement le couplage entre les phénomènes. Ainsi l'étude du gonflement et du retrait de l'eau nous permet de mesurer les changements dimensionnels en fonction de la teneur en eau, d'observer l'hystérèse du bois et d'en identifier les composantes responsables. Par exemple, pour un changement de teneur en humidité résultant d'une variation de l'humidité relative de 0% à 99%, le volume du bois gonfle de 10% ce qui fait du bois un matériau de choix pour étudier les effets couplés mécanique-humidité. Le bois est un matériau multi-échelles qui possède une structure hiérarchique présentant une organisation différente selon les échelles d'investigation tel que montré à la figure 1. Macroscopiquement, le bois peut être considéré homogène quoique orthotropique, ses propriétés varient parallèlement ou perpendiculairement au fil du bois. L'échelle mésoscopique permet de voir la structure des cernes de croissance alternant le bois de printemps et le bois de l'été. L'échelle



microscopique de 1 à 100 microns porte sur l'organisation cellulaire tandis que l'échelle subcellulaire permet l'étude des composantes des parois cellulaires. Pour visualiser et mesurer le détail de ces changements de volume, nous mesurons la géométrie du bois, en utilisant des techniques à haute résolution (ex. tomographie par contraste de phase de radiation X provenant d'un synchrotron), tel que montré à la Figure 2. En exposant le spécimen à différentes humidité relative, nous pouvons suivre les changements de volume, e.g. Figure 3.

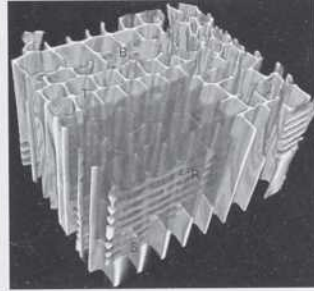
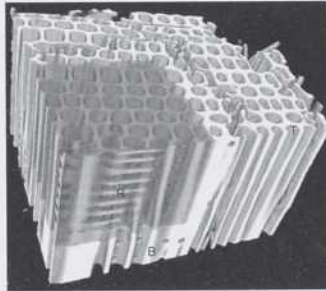
La question du rôle de l'eau m'amène aussi à renverser la question et à utiliser l'eau comme une sonde pour comprendre les phénomènes physiques sous-jacents. Je peux ainsi observer la pénétration de l'eau liquide dans le bois pour comprendre la connectivité des pores (Figure 4) ou me servir de gouttes d'eau pour mettre en lumière les variations de la surface du bois (Figure 5).

ARQ

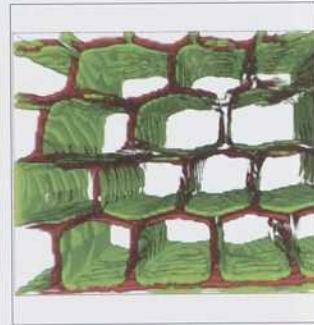
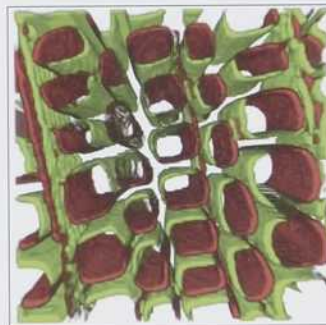
Utilisez-vous la simulation par modélisation dans votre recherche ?

DOMIQUE DEROME

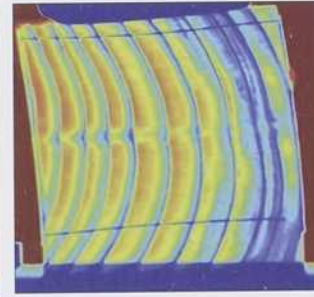
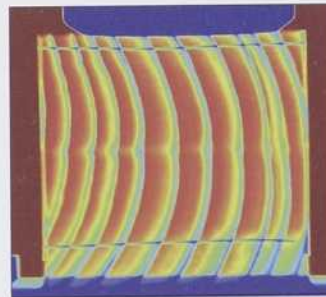
Mon programme de recherche fait une part presque égale aux investigations expérimentales et aux approches de modélisation. Les simulations du comportement du bois par outils computationnels permettent de compléter l'observation et d'extrapoler nos connaissances. La plupart de ces outils sont développés selon les besoins de la recherche ; certains exemples sont illustrés à la Figure 6. Aussi nécessaire que le couplage expérimentation-modélisation, est l'investigation multi-échelle (voir Figure 7) qui permet de déterminer l'origine des différents aspects du comportement du bois et saisir les effets hiérarchiques de la structure, ce qui favorise l'exploration à l'échelle où les phénomènes sont actifs.



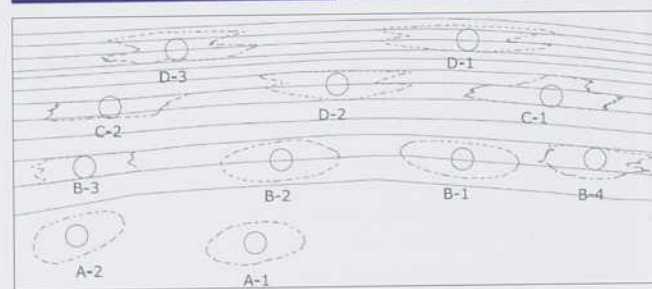
1. Le bois est un matériau multi-échelle, donc avec une structure hiérarchique présentant une organisation différente selon les échelles d'investigation



2. Visualisation par tomographie à rayons X de petits spécimens de bois (épinette de Norvège), à gauche bois d'été, dimensions: 420.7 x 490.7 x 196 μm^3 , à droite bois de printemps, dimensions: 455.7 x 490.7 x 196 μm^3 .

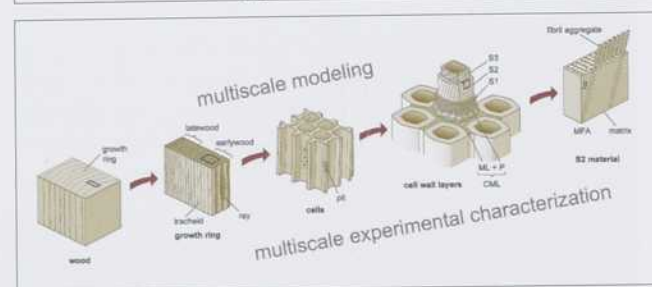


3. Rendu tri-dimensionnel du différentiel de volume du bois à 10%RH et à 85%RH: rouge représentant le gain de bois à 85%RH, et le vert la perte de bois. (a) bois d'été, (b) bois de printemps.

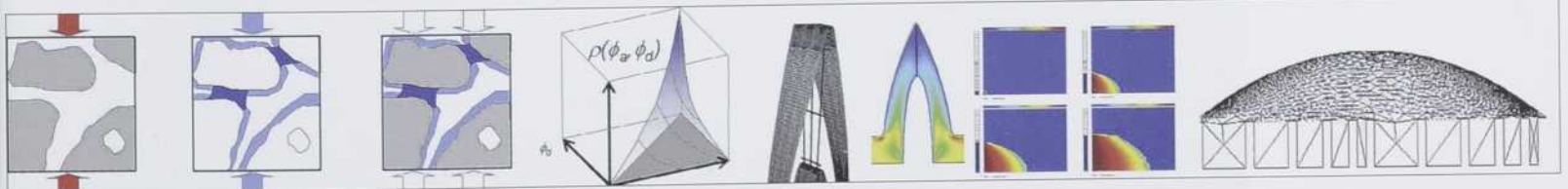


4. Projection radiographique d'un échantillon de sapin beaumier en contact avec l'eau, à gauche après 15 minutes, à droite après 60 minutes.

5. Illustration de la variété de motifs résultant du mouillage de la surface du bois par une micro-goutte d'eau.



6. Illustration de l'approche multi-échelle en recherche



7. Illustration des différentes approches de modélisation développées pour étudier les phénomènes physiques entre l'eau et le bois.

CULTIVER LA PETITE ÉCHELLE À BEYROUTH

CAROLE LÉVESQUE, PH.D., ARCH.

Communiquer avec un étranger, qu'il soit chez nous, ou que l'on soit chez lui, nécessite que l'on soit capable de reconnaître les différences qui nous distancient ainsi que notre incapacité à partager les mêmes règles, les mêmes acquis, les mêmes perceptions. Si la position d'étranger semble à priori en être une vulnérable et jusqu'à une certaine limite appauvrie, elle est aussi une position privilégiée puisque libre de références locales. Étant incapable de saisir la complexité des référents passés, l'étranger ne peut s'y enliser et se conformer complètement à ce que la culture locale exige, portant un regard neuf et naïf sur la situation, un regard sinon actif, du moins optimiste.

Beyrouth est une ville formée par la complexité et le contraste, où le poids du passé, des dissensions sectaires, la reconstruction à tout prix, sans compter l'absence de l'espace public, entraînent de nombreux interdits, non-dits et barrières. La situation politique chaotique a permis au grand Beyrouth de se développer sans grand souci pour la planification et a permis à des groupes politiques ou religieux de réclamer certaines zones de la ville. Il devient donc difficile de saisir complètement la complexité entraînée par l'intervention architecturale puisqu'au-delà de ce que permettrait de connaître une étude historique, de nombreux éléments se cachent dans le tissu social. Y enseigner l'architecture, du moins pour l'étranger, requiert donc, au-delà des exigences disciplinaires, le développement d'une sensibilité humaine et urbaine face à une situation où on arrive difficilement à en saisir la globalité. Au-delà des méthodes pédagogiques, il devient nécessaire de développer une relation réciproque où les rôles d'enseignant et d'étudiant puissent être parfois interchangeables, et où le développement d'un langage commun est crucial.

Si au Québec l'installation architecturale est une pratique grandissante, voire même presque établie, l'idée de la petite échelle comme point de départ pour développer un langage commun, pour donner le temps aux idées plus grandes de grandir et d'accepter graduellement d'autres façons d'entrevoir la ville, trouve tout son sens à Beyrouth. Cultiver la petite échelle permet à l'enseignant de ne pas arriver comme un colonisateur ou moralisateur de la situation, mais se pose plutôt comme une stratégie qui s'immerge lentement dans les manières de faire et de penser l'architecture, qui transforme et qui se transforme au fur et à mesure que la compréhension et le partage d'un code commun s'établissent. Cultiver la petite échelle c'est aussi semer la curiosité, commencer par le bas, attendre pour voir comment les choses se développent. C'est construire la confiance et la réciprocité.



Au semestre du printemps 2010, nous avons tenté une première expérience à l'Université Américaine de Beyrouth, dans laquelle les étudiants ont été invités à regarder leur ville comme un objet trouvé, dépourvu d'enclaves bien définies, quoique officiellement inexistantes, afin de laisser libre cours à l'imagination d'une Beyrouth accueillante. À travers l'invention d'une ville durable où le droit à l'espace public est possible, les étudiants ont investi les ruines d'une église abandonnée depuis la guerre civile pour en faire un espace public temporaire où l'installation de petites architectures a donné droit à l'appropriation. En réfléchissant à comment nous pouvions investir la ville sans budget, sans matériaux, sans permis officiel, réclamer un lieu abandonné et le transformer en espace public comme le premier geste vers la vision d'une ville désirée, les étudiants se sont détachés du poids de Beyrouth et ont envisagé leur propre ville autrement. Utilisant des matériaux recyclés, 4 installations ont été posées dans l'église, chacune révélant des actions urbaines qu'ils aimeraient voir apparaître dans leur ville. La production de petites architectures, où l'entremise du corps et de l'expérience spatiale immédiate est commune à tous, et où le discours urbain acquiert une autre dimension, a été un lieu d'échange riche où les étudiants ont partagé et ont eux-mêmes découvert des faces cachées de Beyrouth, et où mon refus à entrer dans les enjeux politiques et religieux leur a offert une liberté d'action nouvelle.

Karatani disait que même si on parle une langue selon ses règles, nous ne les connaissons pas de façon explicite; nous n'obéissons les règles qu'inconsciemment. C'est là l'avantage de l'étranger : ses interrogations et son regard neuf remettent en question les a priori, ces règles obéies inconsciemment. C'est aussi là l'avantage de la petite échelle : elle offre un lieu d'échange architectural où discours de la ville et action sur la ville se rencontrent et se transforment.





NICOLA MAEDER, ARCHITECTE

ARQ

Nicola Maeder vous êtes né en Suisse en 1962 et vous avez immigré au Québec avec votre famille alors que vous étiez encore un jeune enfant. Votre père, Gustave Maeder, avait reçu à cette époque le mandat de concevoir les exhibits du Pavillon du Québec pour Expo 67' avec les architectes Papineau, Gérin-Lajoie, Leblanc. Il était «réputé» pour sa créativité et sa rigueur. Quelle influence votre père a-t-il eu sur votre choix de carrière?

NICOLA MAEDER

L'acuité visuelle de mon père a formé mon regard ainsi que notre environnement familial immédiat. Je pourrais sans hésitation qualifier cette prédisposition d'éthique. La réponse qu'il a apporté pour le pavillon du Québec était en directe relation avec ce qui avait été déterminant lors de son périple outre atlantique, l'espace nord américain. Cette dimension, nous n'avons cessé de l'explorer au propre comme au figuré. Ainsi ce ne sont ni le dessin à proprement parler ni la construction qui m'ont guidé mais l'acte d'habiter qui m'a toujours interpellé.

ARQ

Vous avez reçu votre formation en architecture au Québec à l'université Laval. Avec le recul du temps et au fil des expériences que vous avez vécues avec des architectes formés en Europe, comment évaluez-vous la qualité de l'enseignement que vous avez reçu ici?

NICOLA MAEDER

La formation par le projet en atelier collectif telle que pratiquée à l'université Laval est d'une grande pertinence, c'est une caractéristique de la discipline qui, je crois, est assez commune mais essentielle. Ceci dit, l'éducation en architecture devrait commencer dès le plus jeune âge de manière à y sensibiliser tant les futurs professionnels que les utilisateurs et les éventuels maîtres d'ouvrage. Le Conseil de l'Europe ayant désigné l'architecture d'utilité publique au même titre que la médecine a pris des dispositions dans ce sens. C'est un choix de société qui à mon avis fait une différence. Par ailleurs la Suisse pratique depuis toujours un système de formation que l'on pourrait qualifier de vertical tant pour ses artisans que pour ses mandataires. Ce système permet des passerelles adaptées à révolution personnelle au cours d'une carrière. Des dessinateurs et même des artisans sont devenus des architectes de grande renommée.

ARQ

Vous avez choisi de retourner dans votre pays natal pour y pratiquer l'architecture. Y a-t-il une raison d'ordre professionnel qui vous a incité à quitter le Québec?

NICOLA MAEDER

J'avais observé une certaine dichotomie entre théorie et pratique, plusieurs de mes confrères avec les mêmes préoccupations se tournant vers des démarches artistiques. L'Europe me donnait l'impression de ne pas faire cette distinction et donc de mettre en oeuvre les idées d'avant-garde dans sa production bâtie, même la plus courante. Je voulais me confronter à une architecture grandeur nature de qualité, apprendre à la construire. J'aimerais cependant préciser qu'ayant été entièrement formé sur sol québécois je pourrais être qualifié de métissé. Cette culture détermine quotidiennement mes prises de position.



ARQ

Qu'avez-vous rapporté du Québec? Et comment cela se manifeste-t-il aujourd'hui dans votre travail?

NICOLA MAEDER

Le grand territoire que je continue à parcourir le plus souvent possible. C'est une source d'inspiration profonde. Je dirais que la transposition se retrouve dans cette recherche d'une simplicité de manière à donner une impression de l'espace et de sérénité dans mes projets.

ARQ

À votre avis, y a-t-il une culture architecturale au Québec? Comment se compare-t-elle à celle de la Suisse où vous pratiquez?

NICOLA MAEDER

J'ai souvent pensé pouvoir appliquer au Québec une approche similaire à celle de Glenn Murcutt en Australie. La mise en forme d'une architecture locale issue d'un croisement entre celle des autochtones, des colons et de la modernité. Une architecture qui puise sa force dans ses racines, dans son histoire. En Suisse, le concours d'architecture est un outil ancré dans la culture architecturale depuis très longtemps. L'émulation qu'il suscite, associée à une qualité de la commande publique garantissant une évolution saine de son patrimoine.

ARQ

Dans vos projets, sur quoi portez-vous une attention particulière?

NICOLA MAEDER

La notion de lieu à laquelle j'ai toujours été très sensible. L'insertion dans le site et dans son histoire tout en apportant des réponses typologiques, constructives et tectoniques résolument contemporaines. Mon passage dans l'unité d'architecture urbaine de l'Université de Montréal a d'ailleurs été révélateur.

ARQ

Quelles sont vos préoccupations d'ordre technique dans vos projets?

NICOLA MAEDER

La production d'une architecture durable dans son sens le plus large.



Centre d'orientation de la Seymaz, Chêne-Bourg, Suisse (associé à Peter Böcklin). Le bâtiment est conçu sous la forme d'un seul volume : un étage sur rez-de-chaussée avec 7 patios à ciel ouvert partiellement en liaison avec l'extérieur, inscrit dans un carré de 112 X 112 m. Cet unique volume abrite tous les espaces de l'école. Le projet reprend la géométrie des anciennes traces des jardins du domaine et les reconstitue sur les espaces restés libres, ainsi l'histoire du lieu reste lisible. Le projet CO Seymaz deviendra un lieu où les élèves prendront conscience des enjeux environnementaux et sociaux.



FAIRE L'ARCHITECTE HORS QUÉBEC : QUELQUES EXPÉRIENCES ENTRE LA PRATIQUE, LES CLIENTS ET LES PROJETS

FRANÇOIS DUFAUX, ARCHITECTE, CHARGÉ D'ENSEIGNEMENT, ÉCOLE D'ARCHITECTURE, UNIVERSITÉ LAVAL

DISCERNER LES POTENTIELS ET LES EMBÛCHES

Dans l'article «Rêver globalement, travailler localement» (page 14) nous avons tenté d'établir un cadre général pour définir la relation entre la culture internationale en architecture, associée notamment à l'université, et la réalité essentiellement régionale du travail du professionnel au Québec. Cette pratique locale de l'architecture s'inscrit dans une logique structurelle associée aux cadres légaux et aux réseaux professionnels qui permettent à l'architecte d'exercer son expertise, de réaliser son mandat aussi bien que le projet sous-jacent.

Les statistiques gouvernementales constatent que le marché hors frontière constitue une part marginale de la commande des architectes établis au Québec. Il n'existe aucun chiffre pour l'exportation inter provinciale, tandis que les indices sur les contrats en dehors du Canada rapportent trois points pour l'ensemble des architectes : une relative stabilité de cette pratique au cours de la dernière décennie, une part inférieure à 5 % du chiffre d'affaires de l'ensemble des bureaux, et un marché nord-américain en décroissance tout en demeurant dominant.

Une courte enquête auprès d'une dizaine de professionnels québécois permet d'illustrer par des exemples les potentiels et les embûches observés par ces architectes. L'échantillon étroit ne définit pas l'état de la situation, mais il permet de poser des hypothèses sur l'apport relatif de cette pratique internationale, les raisons de s'y intéresser, mais aussi les contraintes concrètes qu'elle impose.

Le propos se décline en 3 axes complémentaires : le cas de jeunes diplômées en architecture qui partent travailler à l'étranger, quelques exemples de projets au Québec réalisés pour des clients extérieurs et enfin des projets hors Québec avec des clients d'ici et d'ailleurs.

TRAVAILLER HORS QUÉBEC

À dix ans d'intervalle, trois diplômées ont partagé sur leur expérience de travail à l'étranger. Anne Vallières de Québec part en Italie de 1992 à 1995 où elle travaille notamment pour Andrea Bruno. Emmanuelle Lapointe complète sa formation universitaire à l'Université McGill et travaille de 1999 à 2002 en France et en Espagne pour Jean Nouvel et la firme catalane B720, responsables du projet de la Tour Agbar à Barcelone. Gabrielle Nadeau, quitte le Québec en 2008 avec son diplôme de l'université Laval et travaille depuis 2 ans à Copenhague pour la firme Bjarke Ingels Group (BIG).

Le choix de partir à l'étranger s'explique d'abord par un désir commun d'ouvrir ses horizons à de nouvelles expériences plutôt qu'un exil économique découlant d'un manque de travail au Québec. La rareté du travail, réelle la décennie précédente au Québec, avait expliqué beaucoup de départs liés à la recherche d'emplois, dont Anne Vallières en Italie. Gabrielle Nadeau a simplement postulé chez BIG tandis qu'Emmanuelle Lapointe doit son embauche chez Jean Nouvel au hasard d'un projet de filmer des immeubles de l'architecte avec leurs occupants, proposition qui séduit l'architecte qu'elle décrit elle-même d'instinctif.

Le choix de partir en début de carrière est un point commun des trois témoignages : ce moment de transition entre la fin du diplôme et le début de la vie professionnelle offre une liberté de mouvement qui se poursuit encore quelques années. Anne

Vallières choisit l'Italie et Gabrielle Nadeau le Danemark, après avoir chacune séjourné dans le cadre d'un échange universitaire. Emmanuelle Lapointe, établie d'abord à Paris, accepte le transfert à Barcelone par sa relative liberté, séduite par la ville, en plus d'une maîtrise du Castillan et de la capacité de faire des liens avec les enjeux techniques et de construction qui sont des atouts pour son employeur.

Les propos de ces professionnelles confirment que la formation universitaire acquise au Québec est solide et qu'elles n'ont pas eu un sentiment de retard face à leurs collègues européens. Anne Vallières constate lors de son séjour que la maîtrise de l'informatique et le plurilinguisme demeurent des atouts. L'expertise appréciée par leurs patrons se rapporte à un certain sens pratique, qui peut compléter l'élégance des discours théoriques des Français ou le doigté conceptuel des Scandinaves. Travailler à l'international consiste à exporter quelque chose qui manque ailleurs.

L'expérience catalane d'Emmanuelle Lapointe lui a démontré combien la démarche professionnelle, les responsabilités et les attentes des clients varient entre la France et l'Espagne. Ce contraste illustre le mandat culturel et technique accordé aux architectes. À cet effet, la formation et la pratique au Québec se rapprochent davantage de la démarche appliquée en Espagne qu'en France. Cette expérience a été précieuse à son retour au Québec, non seulement pour poser un regard différent, mais dans la façon de concevoir la pratique, dans l'efficacité et la précision des propositions architecturales. Aujourd'hui, architecte au service des immeubles de l'Université McGill, elle constate que de nombreux pavillons universitaires construits au cours des dernières décennies posent des défis d'entretien et de gestion dans leur singularité matérielle et technique, soulignant par contraste les solides principes de la robuste tradition architecturale ibérique.

Gabrielle Nadeau compte éventuellement revenir au Québec passer les examens professionnels de l'OAQ. Elle espère transmettre et appliquer l'expérience professionnelle, dans le programme et dans la forme, acquise pendant son séjour danois. L'enthousiasme de participer à la conception du temps présent illustre parfaitement le désir de nos diplômés de poursuivre leur formation professionnelle à l'étranger, où leur sensibilité pragmatique peut mériter une reconnaissance.

ACCUEILLIR DES CLIENTS EXTÉRIEURS

La majorité des architectes travaille au Québec pour un marché régional qui semble se définir dans un rayon d'une centaine de kilomètres depuis leur bureau. Le choix d'accepter des mandats de clients extérieurs peut prendre deux formes : soit étendre ou maintenir un rayon d'influence régional, soit être approché par un client étranger investissant au Québec.

Dans le premier cas, la question du temps est un élément central dans l'évaluation d'une telle commande, entre les voyages, le type de services, et l'adéquation entre les responsabilités et les honoraires. La taille modeste de la majorité des bureaux favorise une certaine circonspection comme en témoigne Richard de la Riva et Jonathan Bisson, respectivement établis à Montréal et à Québec d'où proviennent la majorité de leur commande. Le premier mentionne que des mandats qui consistent à rédiger des rapports d'expertise peuvent plus facilement être entrepris malgré la distance, et sans égard aux ré-



seaux et pratiques locales. C'est d'ailleurs cette indépendance professionnelle qui est recherchée.

Jonathan Bisson rapporte que leur firme, Bisson et associés, après plusieurs mandats dans la région de Montréal, se déploie aujourd'hui davantage vers le territoire en aval de Québec. Le transport impose un coût essentiel en terme de temps et de moyens qui restreint le rayonnement professionnel à l'échelle du Québec. Pour ce bureau établi dans la capitale, les mandats en région sont envisagés en fonction de la nature des projets et de la qualité des clients : l'apport social et culturel doit compenser avec à des conditions économiques souvent étroites.

Pierre Thibault, établi à Québec, constate pour sa part que la région de la capitale constitue un marché marginal dans sa commande alors qu'aujourd'hui près de la moitié de ses projets sont dans la région de Montréal, avec des clients québécois ou étrangers. Les trois firmes mentionnées ont une dizaine d'employés et envisagent chacune avec prudence leur croissance et l'expansion géographique de leur carnet de commandes.

Deux exemples illustrent le cas de clients étrangers au Québec. Les architectes Bisson et associés ont assuré la rénovation de l'hôtel Pur à Québec pour un investisseur américain. L'expérience a été très intéressante, tant pour le projet que dans la relation d'affaires. La firme avait été retenue sur la base de leur compétence en design, qui démontrait une certaine audace et perspicacité du client. Et ce désir d'excellence et l'attente de services complets sont restés des constantes tout au long du projet. Les Américains sont des clients exigeants qui tiennent parole : ils attendent une grande disponibilité de leurs professionnels. Luc Bélanger, responsable du bureau de Lévis chez Régis Côté, confirme ces exigences lorsqu'il avait travaillé à San Francisco au cours des années 1990. Ainsi, la nature des services, aussi bien que la relation professionnelle attendue par le client étranger, sont largement balisées par des pratiques culturelles locales. Ces habitudes doivent être comprises par l'architecte québécois qui considère exporter ses services.

Dans un même ordre, la commande publique d'origine fédérale au Canada a soulevé la même retenue chez les architectes interrogés. Client national par excellence, chacun a exprimé ses réserves face à un processus de sélection apparemment lourd et méconnu. Il est certain de plusieurs firmes d'architectes peuvent compter sur le gouvernement du Canada, qui demeure un client important à travers les travaux publics, Parcs Canada et l'armée, notamment dans la région de Québec. Mais ceux rencontrés ont reconnu qu'il s'agit d'un autre réseau, avec ses habitudes et ses exigences qui diffèrent de la commande privée et publique du gouvernement du Québec ou des administrations municipales. Le caractère normalisé des exigences pour les offres de service, définies à travers l'expérience acquise et un réseau étendu de consultants spécialisés, favorise les grands bureaux établis au détriment des firmes locales, de leurs compétences nouvelles et de leur connaissance du milieu.

CONCEVOIR POUR L'ÉTRANGER

Exporter des services d'architecture à l'étranger apparaît, a priori, comme une formidable reconnaissance sociale pour une profession discrète sur le marché local. À ce titre, le dilemme social des architectes au Québec est de n'avoir ni la reconnaissance économique accordée aux ingénieurs, avocats ou médecins dont ils partagent l'ancienneté professionnelle, ni de compter sur la reconnaissance culturelle associée aux créateurs de la scène, du cinéma, de la littérature et des arts en général. Accéder à la commande extérieure apporte sa part d'exotisme et de réconfort.

L'exportation des services repose sur la compétitivité des compétences qu'offre une firme autant qu'un individu. L'attrait de la commande étrangère se pose pour les plus gros bureaux d'architectes face aux limites du marché québécois. À ce titre, la collaboration avec des firmes de génie-conseil ouvre d'intéressantes perspectives pour les grands bureaux tels les archi-

Concours du World Village of Women Sport, Malmö, Suède, 2010.

Source : Bjarke Ingels Group (BIG).

De haut en bas:

- Hôtel Pur, Québec, 2008. Bisson et associés, architectes
- Installation «De l'igloo au gratticiel», esplanade des Tuileries, Paris, France, 1998. Pierre Thibault architecte
- Jardin du patrimoine autochtone, Eel River, Bar, Nouveau-Brunswick, 2005-2006. Pierre Thibault architecte
- Loft, Borgo Sesia, Piémont, 2005. Source: Anne Vallières, architecte, GianPiero Moretti, architecte (Turin)
- Casa Muro, Borgo Sesia, Piémont, 2007. Anne Vallières, architecte, GianPiero Moretti, architecte (Turin)



tectes de chez Jodoin Lamarre Pratte de Montréal. La dimension politique de cette commande aussi bien que les réseaux personnels en jeu, contrôlent l'accès à ces projets souvent de grande envergure.

Le groupe de Régis Côté et associés, qui déploie six bureaux régionaux au Québec collabore depuis des années avec un bureau à Barcelone. La commande est concentrée à 94% au Québec avec 2% au Canada et 4% à l'international. La croissance de la firme au cours des dernières années pose la question d'accroître cette part de marché, avec prudence, notamment face aux marchés émergents des pays en voie de développement. Les difficultés de respecter un contrat, notamment sur sa contrepartie financière, nuancent l'ardeur des candidats à l'exportation vers l'Afrique, l'Amérique latine et les démesures des commandes asiatiques.

Luc Bélanger était le chargé de projet pour le pavillon du Québec érigé à l'occasion des Jeux olympiques de Vancouver à l'hiver 2010. Ce projet a demandé la collaboration avec des ingénieurs sur place et révélé par la même occasion une façon de travailler plus proche des pratiques de la côte ouest américaine dans le niveau d'exigences. L'accueil enthousiaste des visiteurs, et notamment des responsables au gouvernement du Québec, a démontré l'importance de l'architecture comme expression contemporaine de la culture québécoise. L'exercice a confirmé que la compétence théorique et professionnelle acquise au Québec peut se comparer à celles des architectes internationaux, et ne constitue pas l'obstacle à un plus grand rayonnement.

Les attentes face aux services professionnels et la façon de conclure les affaires constituent deux éléments clés à discerner dans la commande étrangère. Luc Bélanger souligne que la firme Régis Côté reconnaît l'importance d'établir une étroite collaboration avec les professionnels locaux, en partie pour assurer l'interface sur ces deux points.

Anne Vallières de Québec et son conjoint GianPiero Moretti, architecte inscrit à Turin en Italie, maintiennent depuis des années une collaboration constante avec un client et des professionnels locaux dans plusieurs projets au Piémont. Ici encore, l'expertise comme architecte est une part qui doit se compléter d'une compréhension locale de la manière de faire les choses.

Pierre Thibault rapporte des échanges internationaux relativement nombreux bien que son bureau demeure de taille modeste. Cette commande découle de conférences et de publications qui suscitent des invitations en France, en Italie et en Suisse. La reconnaissance de son œuvre au Québec signifie, a priori, une préférence pour le savoir-faire. Pourtant ici encore, le «savoir-affaire» s'impose et demande de s'adapter.

Engagé par la République et Canton de Genève, Pierre Thibault se voit offrir le réaménagement du Jardin anglais, un site prestigieux face au Lac Léman. Les conditions économiques étaient assurément bonnes, mais l'architecte québécois découvre les complexes et minutieuses exigences du client helvétique, en plus des conflits imprévus entre les différents services administratifs du Canton et de la Commune. Le projet avorte à la suite d'élections qui témoigne des tensions genevoises sur l'architecture à faire, un débat détaillé dans la presse suisse en 2010. L'architecte constate que la commande étran-

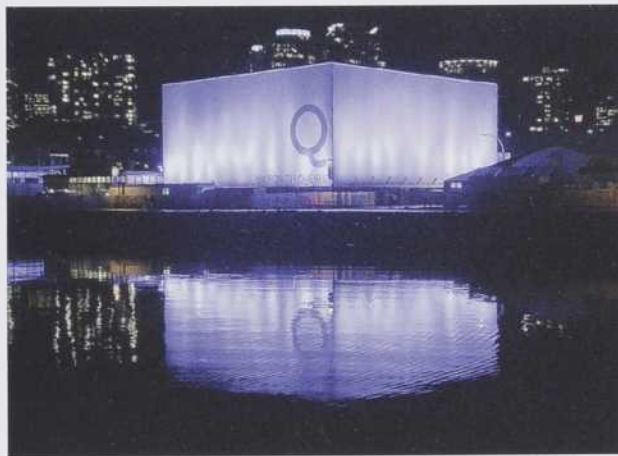
gère demande davantage de temps, reliés aux distances et aux usages locaux, au point de conclure que choisir un mandat à l'extérieur se traduit par renoncer à deux ou trois mandats au Québec.

QUELQUES BALISES POUR UNE STRATÉGIE D'EXPORTATION

La relation avec la culture internationale de l'architecture demeure une constante parmi tous les architectes interrogés. Ils s'en préoccupent dans leur formation universitaire, leurs expériences de travail et renouvellent leur expertise à travers les voyages, les lectures et l'embauche de stagiaires. Dans ce sens, leur compétence leur apparaît compétitive. L'exportation des services se pose davantage comme une question de logistique que de savoir-faire.

L'attente des clients, la négociation des honoraires et les exigences de service à livrer demeurent à préciser, et dans ce sens le contexte québécois s'avère particulier. Il nous oblige à être pragmatiques, rapides et relativement efficaces, mais aussi approximatifs et moins conceptuels ou minutieux que ce que d'autres clients peuvent attendre en fonction de leurs traditions nationales, aux États-Unis ou en Suisse comme en témoignent nos architectes. Ce savoir des affaires est une réalité largement sous-estimée dans le discours de la globalisation des marchés, et souligne l'importance d'assurer une interface locale pour saisir les nuances des usages non dits. Un repas en France ou d'une partie de golf en Amérique propose deux formes de rencontre pour apprivoiser le client et le professionnel. Chacune porte des manœuvres ritualisées, des observations subtiles et une part subjective à décoder froidement pour établir un savoir affaire pertinent.

La question du voyage pose aussi une contrainte en terme de temps et de moyens. Les distances à l'intérieur du Québec, les limites de vitesse du transport routier, le coût du transport aérien, contraignent sérieusement la constitution d'un seul marché national. À ce titre, Luc Bélanger rapporte que les différents bureaux régionaux de Régis Côté et associés visent précisément à contourner cette question des distances et des allégeances régionales. Travailler à l'extérieur du Québec accroît partiellement ces contraintes : Pierre Thibault a confronté l'impact du décalage horaire lors de ces nombreux déplacements vers Genève, et constaté la difficulté de déléguer un architecte de son équipe dans une commande acquise par son prestige professionnel. L'espace-temps s'impose comme une réalité physique lourde dans le processus du projet. Il reste que l'importance réelle que pourrait représenter l'exportation des services à l'extérieur du Québec reste à établir. Il faudrait enquêter à la fois l'expérience concrète de ceux qui l'ont fait afin de retenir leur bilan, et en comparaison avec ce que ce marché planétaire peut représenter pour certaines grandes firmes reconnues sur le plan international. Par exemple, la commande internationale de nombreuses firmes d'architectes de Londres en Angleterre s'explique par le lien entre le montage financier et l'assurance d'employer des professionnels reconnus par les prêteurs et investisseurs. Un même raisonnement s'applique pour les contrats financés par l'aide canadienne dans les pays en voie de développement où le génie conseil et des architectes associés connaissent un certain succès.



Pavillon du Québec, Vancouver, 2010.
Luc Bélanger, Régis Côté et associés
architectes.

La couverture médiatique accordée à certain concours d'architecture semble favoriser le talent dans la conception plutôt que le financement. Quelle part de marché s'appuie sur cette expertise? Comment peut-on la faire reconnaître?

Le succès du pavillon du Québec à Vancouver soulève la question du rayonnement de nos architectes en dehors du Québec. Quels sont les moyens à la disposition des architectes et quel rôle doit assumer les associations professionnelles ou le gouvernement pour favoriser cette reconnaissance?

Après Vancouver, le gouvernement du Québec accorderait-il une place à la commande architecturale à l'étranger dans le cadre d'expositions universelles, de foires commerciales et d'événements sportifs planétaires? Comment les programmes d'appuis pourront-ils s'adapter aux firmes d'architecture plutôt qu'aux projets de génie? Comment la diffusion, sous forme d'expositions, de publications ou d'outils numériques pourra-t-elle générer un intérêt pour les architectes québécois à l'étranger? Ces trois mesures sont utilisées de façon récurrente par les gouvernements pour faire la promotion du savoir-faire professionnel et de l'expérience touristique de leur ville, région ou pays. Robert Lepage rapportait qu'il faut avoir beaucoup voyagé à l'étranger avant d'être formellement invité à s'y produire.

Toutes ces hypothèses d'exportation posent indirectement la question sur la place accordée à l'architecture sur le plan national. Au Québec, l'expérience de nombreux domaines de la production culturelle, du cinéma en passant par la chanson populaire et la télévision, démontre que l'exportation est un complément à un marché national vigoureux, partiellement protégé, mais aussi compétitif et dont la production est techniquement compétente et culturellement signifiante. C'est sans doute là un premier défi des architectes au Québec, pour s'imposer chez eux aussi bien que pour susciter l'intérêt à l'international.

Nous remercions Luc Bélanger, Jonathan Bisson, Emmanuelle Lapointe, GianPiero Moretti, David Morin, Gabrielle Nadeau, Jacques Plante, Richard de la Riva, Pierre Thibault, Anne Vallières pour leur collaboration.

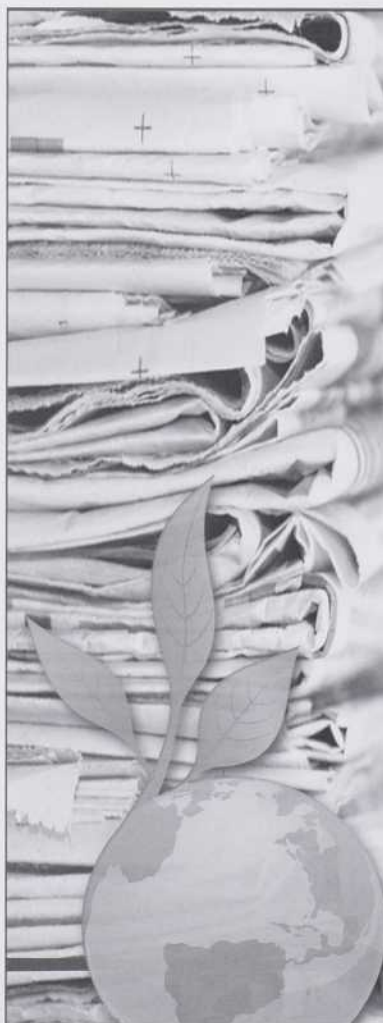


VOUS RÉALISEZ UN PROJET LEED ?

Visitez notre site Web afin de découvrir la nouvelle section LEED. Cet outil unique et novateur est mis à votre disposition afin de faciliter vos choix de matériaux lors de la conception de constructions écoresponsables destinées à être certifiées LEED.



1.877.MAMMOUTH
www.soprema.ca/leed



Beno-Therm

cellulose soufflée

Un isolant naturel pour une meilleure qualité de vie!

Benolec produit un isolant de cellulose écologique fait à plus de 85% de **journaux recyclés** depuis plus de 30 ans. Ses composés lui confèrent un rendement **thermique** et **acoustique** supérieur à la moyenne du marché.

Polyvalent, le Beno-Therm convient aux **entretroits ventilés** tout comme aux **cavités murales**. La méthode d'application limite les infiltrations d'air, puisque le produit soufflé s'infiltré dans les interstices de la structure.

**FIBRES 100 %
 RECYCLÉES**

CNRC
 CCMC - 09232 - L
 Toiture ventilée
 CCMC - 12307 - R
 Mur extérieur

- Propriétés thermiques et acoustiques supérieures
- Excellente résistance au feu
- Limite les infiltrations d'air
- Homologué par le CNRC

BENOLEC.com

450 922.2000
 1451, rue Nobel, Sainte-Julie (Qc) Canada J3E 1Z4



Charpenterie Traditionnelle
HAMLET
 Heavy Timberwork



- Design, fabrication & installation de charpentes apparentes
- Bois solide & lamellé-collé
- Assemblages à tenon et mortaise ou métalliques sur plans d'ingénieurs

heavytimberwork.com | (450) 451-5678

ATMOS
PHÈRE

Mobilier d'espaces publics.^{MC}

Ceci n'est
pas un siège.

Mais une salle repensée.

Nous portons un regard novateur sur les espaces publics et leur influence sur la communauté.

Grâce à leur design épuré dont l'empreinte marque d'une façon durable les lieux sportifs, culturels, éducatifs, commerciaux et de loisirs, nos réalisations façonnent les lieux publics en les rendant plus accueillants et plus vivants.

www.atmosphere.ca



ALUMILEX
Systèmes architecturaux. Portes et fenêtres aluminium-bois
Architectural Systems, Aluminum-Wood Doors and Windows
3425, boul. Industriel, Montréal, QC H1H 5N9
514.955.4135 / 866.955.4135
info@alumilex.com / www.alumilex.com

découvrez la différence / discover the difference

 **sdk**

Les ingénieurs
spécialistes
de la **structure**

- STRUCTURE
- VERRE STRUCTUREL
- STRUCTURE INDUSTRIELLE
- GÉNIE CIVIL



Casino du Mont-Tremblant



SDK et associés
1751, rue Richardson, bureau 2120
Montréal (Québec) H3K 1G6
Tél. : 514 938-5995

www.sdklbb.com

DÉCÈS DU PROFESSEUR JACQUES H. DEROME (1925-2010)



Jacques H. Derome, professeur honoraire à l'École d'architecture de la Faculté de l'aménagement, est décédé le 9 avril dernier. Diplômé de l'École d'architecture de l'Université McGill, il détenait également une maîtrise en éducation de l'Université de Montréal. Il a débuté sa carrière en travaillant pour la firme d'architectes *Fleming & Smith* où il a plus particulièrement contribué à la conception et à la réalisation de l'édifice Otto Maass de l'Université McGill et de l'église Loyola.

Jacques H. Derome a enseigné l'architecture dès le début des années 1960, dans un premier temps à l'École des beaux-arts de Montréal, puis à l'École d'architecture de l'Université de Montréal. Il en devenait le secrétaire en novembre 1964. Nommé professeur assistant (maintenant adjoint) en 1964, il était promu à l'agrégation en 1969. La même année, il assumait une charge de cours au Département des sciences pédagogiques de la Faculté des sciences de l'éducation

Au cours de sa carrière professorale, Jacques H. Derome s'est en effet particulièrement intéressé, compte tenu de sa double formation, à la question de la pédagogie de l'architecture. Ainsi, il a contribué significativement à la modernisation de l'enseignement des premières années du baccalauréat, tout d'abord dans la foulée de mai 1968, puis à nouveau au début des années 1980.

Le professeur Derome a également fait profiter de ses connaissances et de sa vaste expérience le Service de l'éducation permanente en servant sur son Conseil au début des années 1970 ainsi que plusieurs comités ou instances institutionnelles dont l'assemblée universitaire en 1984.

Par ses compétences en pédagogie et son intérêt pour la créativité, il aura contribué à former et à inspirer plusieurs générations d'architectes ainsi que de nombreux enseignants qui travaillaient avec lui dans les ateliers d'architecture de l'École. On se souviendra de son grand humanisme et du respect qu'il avait pour l'intelligence de ses étudiants. Il avait pris sa retraite en 1995.

Texte rédigé en collaboration par Anne Cormier et Michel Lespérance

UN PARCOURS

Jacques Derome est né à Montréal, en 1925, à Ahunatic plus précisément de Rupert et Alice Derome. Il fait son primaire à la maison, où un tuteur enseigne au 5 premiers enfants. Il a 12 ans quand il fait son entrée au Collège St-Ignace, pour le cours classique. Le samedi, sa tante Annie, Sœur Léonidas, l'initie au dessin.

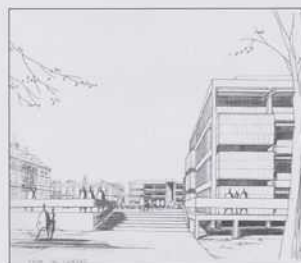
Après son cours classique et quelques années d'enseignement, suivant les conseils de son beau-frère Jacques Baudouin, il fait son cours d'architecture à l'Université McGill. Pour payer ses études, il passe ses étés sur la côte Nord, arpenteur pour le futur barrage Bersimis. Il gradue en 1961.

Il travaille quelques années chez Fleming and Smith Architects, sur la rue Guy, où il sera entre autres responsable de la programmation, conception et construction du Otto Maas Chemistry Building de l'Université McGill.

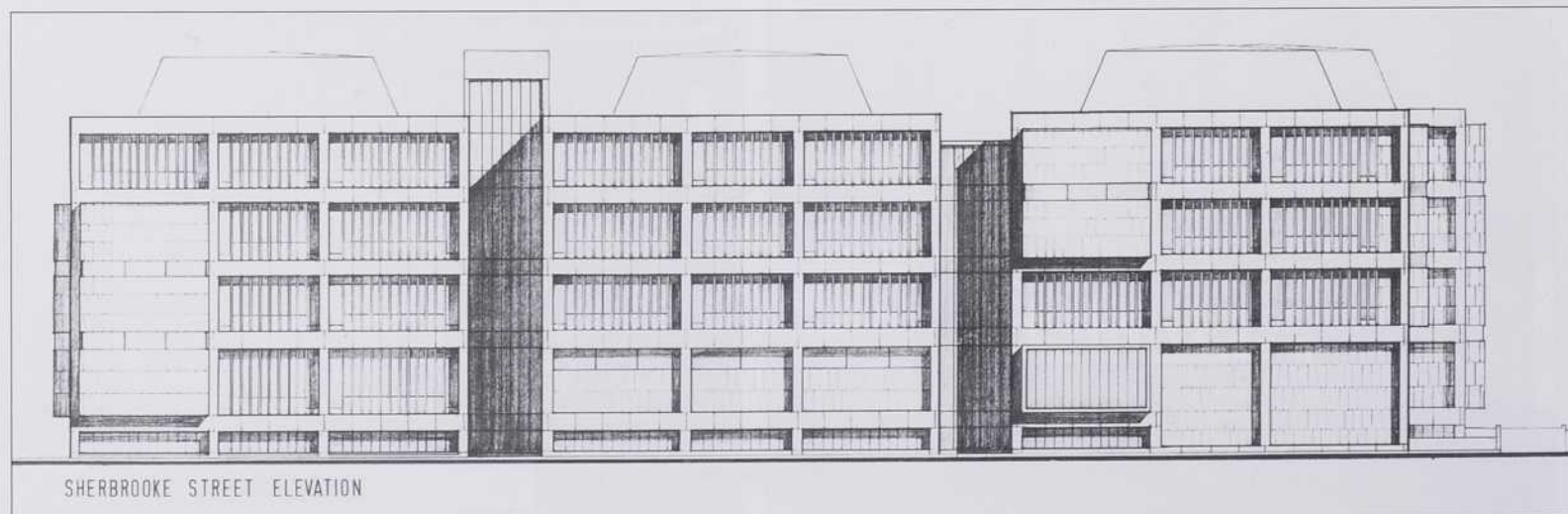
Mais Jacques est un éducateur dans l'âme et enseigne bientôt à l'École d'architecture de Montréal, école qui sera par la suite intégrée à l'Université de Montréal. Il s'y fait plusieurs bons amis. Un grand éducateur d'architectes, il a formé plusieurs générations d'architectes des années 1960 jusqu'à sa retraite au milieu des années 1990, et continue ses visites jusqu'au début du nouveau millénaire. Pédagogue, il vise à ce que chacun de ses étudiants devienne familier avec son propre avoir-à-dire et trouve son mode d'expression personnel. Il explore la pensée architecturale, pensée de création et de synthèse et présente les entrants au projet — le site, l'environnement bâti, le programme, les occupants et l'ensoleillement, évidemment — comme possibles sources d'inspiration. Il sait le dessin comme lieu d'émergence et d'exploration du projet architectural, dessin qui devient le support final de l'intention, intégrant aussi toutes les exigences techniques. Le dessin comme moyen de communication de l'architecte pour lui-même, puis pour les autres.

Il aime les idées et les concepts, mais refuse les carcans de la pensée que sont les dogmes. Il n'impose jamais un matériau, une couleur, un style ou un mouvement, mais il demande une sincérité et une honnêteté dans la démarche.

Dominique Derome



Perspective et élévation, édifice Otto Maas, campus de l'Université McGill.



SHERBROOKE STREET ELEVATION



MIEUX
CONSOMMER

POUR MIEUX PERFORMER



AMÉLIORER SON EFFICACITÉ
ÉNERGÉTIQUE EST UN ACTE
RESPONSABLE ET RENTABLE.

Faites profiter vos clients d'un appui
financier ou d'une remise à l'achat.

Quel que soit votre rôle dans l'élaboration d'un projet de rénovation ou de construction d'un bâtiment, il est avantageux d'y intégrer nos programmes d'efficacité énergétique **dès le départ**. Grâce à nos programmes diversifiés, vous permettrez à vos clients de réaliser des économies en réduisant leur consommation d'énergie.

Passez à l'action dès maintenant.

hydroquebec.com/affaires

 **Hydro
Québec**

CÉRAMIQUE
PORCELAINE
AR
DOISE
PIERRE
MOSAÏQUE
REVÊTEMENT
SOUPLE
PISCINE
FAÇADE EN
CÉRAMIQUE



Atelier-boutique Céragrès / Montréal, 2009 — KeraTwin K20 (Agrob Buchtal)

FAÇADE VENTILÉE EN CÉRAMIQUE :
DE LA PLANIFICATION À LA RÉALISATION DU PROJET,
NOTRE ÉQUIPE D'EXPERTS VOUS ACCOMPAGNE.



20 ans years

ceragres.ca

Service aux professionnels Montréal T : 514 384 5590 / Service aux professionnels Québec T : 418 692 1711
Atelier-Boutique Montréal 9975, boul. St-Laurent / Atelier-Boutique Québec 275, av. St-Sacrement, local 145